

The background of the cover is a close-up photograph of a wooden door or panel. The surface is painted a light blue color, which is peeling and worn in several places. A grid of seven horizontal wooden keys is mounted on the surface. Each key is made of a dark wood and has a flat, rectangular head with rounded ends. The keys are arranged in a slightly staggered pattern. The overall aesthetic is industrial and gritty.

choisir

revue culturelle
n° 567 - mars 2007

Clés pour
un travail digne



Voici mon travail

*J'ai vu l'ouvrier dans le vacarme de l'atelier.
J'ai vu l'employé empêtré dans ses dossiers.
J'ai vu le paysan engranger le foin.
J'ai vu le pêcheur débarquer le poisson.
J'ai dit seulement : à chacun son travail.
J'ai repris le mien sans y faire attention.
Routine. Il faut bien gagner sa vie.*

*Voici mon travail, Seigneur.
Il est pour toi.
Il est l'humble et indispensable pierre
que tu insères dans le Temple du monde.
Il est pour mes frères, en solidarité,
dans l'immense destin
que tu prends en main.
Voici le travail pesant et quotidien
qui fabrique les petites choses
dont tu feras les choses nouvelles
du Royaume.
Reçois-le, Seigneur, ce travail obscur,
dans la lassitude de l'échec,
dans l'exaltation de la réussite.
Que mes mains aient simplement œuvré
à l'éternelle joie de ton cœur.*

Jacques Hammad



choisir

n° 567 - mars 2007

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Stjepan Kusar
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 14 : Campagne de Carême
p. 18 : Thierry Nectoux
p. 23 : Tergon
p. 32 : Philip Gröning/VG/Bilde

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Quand les héros tombent <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Les clés de la confiance <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Eglise	9
Entre chien et loup. L'Eglise de Pologne <i>par Robert Hotz</i>	
Eglise	13
Travailler dans la dignité. Campagne de Carême <i>par Martina Schmidt</i>	
Société	17
Le pari de l'engagement <i>par Albert Longchamp</i>	
Economie	21
L'économie de communion. Une contre-culture <i>par Alain Dupraz</i>	
Nairobi	25
Forum social mondial 2007. L'expérience jésuite	
Nairobi	26
L'avenir du Forum <i>par Valeria Méndez de Vigo</i>	
Nairobi	27
Perspective africaine <i>par Simon Nsielanga</i>	
Cinéma	32
Parole sans paroles <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	34
Le poète et le théologien. Claudiel et le cardinal Journet <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	38
Sadhana <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
Bloc-notes	44
Des bêtes et des hommes <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Quand les héros tombent

En Pologne, comme dans la plupart des anciens pays communistes, la chasse aux prêtres, anciens collaborateurs du régime communiste est ouverte (cf. les pages 9-12 de ce numéro). Si l'affaire Wielgus, du nom de l'évêque nommé primat de Pologne et retiré au dernier moment, constitue un cas d'espèce, elle n'est que la pointe extrême de l'iceberg, le signe d'un malaise plus large.

Un peu partout, des scandales, vrais ou faux, éclaboussent le clergé et suscitent des vocations de justiciers. Ce zèle purificateur ne va pas sans ambiguïté. Dans les pays de l'Est, les plus acharnés à débusquer les anciens agents du parti sont souvent les mêmes qui les ont autrefois recrutés à force de chantage. En exerçant des pressions politiques, économiques ou psychologiques sur des hommes faibles mais qui n'étaient pas pires que d'autres, ils ont réussi à noyauter un clergé qui ne comptait pas que des braves dans ses rangs. En Tchéquie, en Slovaquie, en Pologne, en Roumanie et dans d'autres pays encore, les commissions d'enquête découvrent que ceux qui ont flanché n'étaient de loin pas une exception. Heureux de trouver aujourd'hui des boucs émissaires, les anciens cadres du parti se refont une virginité en poursuivant leurs victimes d'autrefois. Etrange purification de la mémoire.

Plus proches de nous, des prêtres, épuisés ou déçus, perdent pied et remettent en cause des choix de vie erronés, quand ils ne prennent pas le risque d'une erreur. Tournant le dos à leurs engagements, ils s'en vont vers un autre destin, pour assumer des tâches à leurs yeux plus gratifiantes et plus utiles. Les héros tombent et les fidèles sont déstabilisés. Adulés hier, ils sont aujourd'hui sévèrement jugés, parfois avec raison, souvent injustement. Celui qui incarnait un idéal mobilisateur, dont la vie rappelait les exigences de l'Évangile, apparaît subitement comme un être fragile, en butte aux mêmes erreurs que celles qui ruinent l'image idéale que chacun entretient de soi-même. Sanctionner la faiblesse et le manque d'intégrité du modèle permet d'exorciser la déception du propre échec. Non moins étrange purification du désir inaccompli.

Monsieur le curé n'est plus ce qu'il était ; il a perdu son auréole. Qui la lui rendra, sinon ses propres ouailles ? Homme du sacré, sa tâche essentielle consiste à conduire la communauté des croyants, à présider la divine liturgie, à distribuer les sacrements et à proclamer la Parole. Pour survivre et « travailler dans la dignité », il a besoin du respect et du soutien des fidèles. Il a surtout besoin d'être reconnu comme le témoin d'un autre monde, qui annonce une Parole qui vient d'ailleurs, droite et simple, amie mais pas complice, qui éclaire et dénonce, accuse et pardonne, encourage et motive : la Parole du Christ « sans glose », dirait le Pauvre d'Assise. Pour être crédible, la Parole dont il est le témoin doit prendre corps en lui ; on exige qu'il croie ce qu'il dit, qu'il enseigne ce qu'il croit et qu'il vive ce qu'il enseigne. Sa vocation, sa vie hors du commun, son « métier » n'ont de sens que dans un environnement de foi. Dans la mesure où ce biotope nourricier se détériore, le prêtre se trouve fragilisé et exposé à toutes les dérives.

Aujourd'hui, le climat dans lequel vit et travaille le prêtre l'agresse plus qu'il ne le soutient. L'horizon de la foi se rétrécit comme une peau de chagrin et l'esprit communautaire est balayé par le tsunami individualiste. Heureux encore si, dans quelques grandes occasions, un geste religieux fait partie du paysage régional comme le reliquat d'une bonne vieille tradition. Et ce ne sont pas les raidissements autoritaires des nouveaux clercs pour se hisser sur le piédestal qui y changeront quelque chose. Faut-il alors s'étonner si l'homme du sacré, l'homme pour les autres se trouve de plus en plus ignoré, parfois méprisé, et ses services de moins en moins sollicités ? On veut bien encore le reconnaître au nom d'une compétence sociale ou scientifique, comme animateur, assistant social ou conseiller, mais ces palliatifs sociaux ou professionnels ne sauraient redonner du sens à sa vie ; tout au plus sauveront-ils une honorabilité de surface, sans nourrir l'intérieur.

Se scandaliser des faiblesses du clergé et les dénoncer, sans assumer sa responsabilité dans la détérioration du climat social nécessaire à l'éclosion et à la préservation de sa vocation, relève de l'hypocrisie.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Manque de femmes

Le Conseil suisse des religions (SCR), fondé le 15 mai 2006, n'est dirigé que par des hommes sous prétexte qu'il n'y a pas actuellement de présidence occupée par une femme dans les Eglises et communautés religieuses participantes. Ses responsables se sont cependant mis d'accord sur un compromis qui devrait corriger cette dominante masculine. Ils se sont prononcés en faveur d'un appel à des expertes qui auraient le statut de membres permanents. Cette proposition doit encore être approuvée par les directions des Eglises et communautés religieuses membres du SCR.

■ Info

Respect des religions

Selon une enquête menée pour le compte de la BBC dans 27 pays à travers le monde, c'est la politique et non la religion qui serait responsable des tensions entre le monde musulman et l'Occident : 52 % des 28 000 personnes interrogées le pensent, alors que 29 % d'entre elles mettent en cause des divergences religieuses ou culturelles. Pour 58 % des sondés, les minorités intolérantes sont responsables des situations conflictuelles, un point de vue majoritairement exprimé dans 25 des 27 pays où le sondage a été réalisé. Enfin, plus d'un quart des personnes jugent inévitable un conflit violent entre l'Occident et le monde musulman.

Selon un autre sondage, effectué en France en juillet passé par TNS Sofres, dans le sillage de l'affaire des caricatures de Mahomet, et dont les résultats ont été publiés début février dans *Le Pèlerin*, près de 80 % des Français trouvent

« inacceptable » de « se moquer publiquement d'une religion ». Quant au recours aux tribunaux pour une critique jugée insultante de leur religion ou de ses représentants, 45 % des sondés jugent « acceptable » que les représentants des religions poursuivent en justice ceux qui les critiquent et 48 % le trouvent inacceptable.

■ Info

Adoption en Angleterre : l'Eglise acculée

En Angleterre, toutes les agences d'adoption doivent se plier à la nouvelle loi sur l'égalité qui prendra effet le 1^{er} avril. Cette loi rend illégale la discrimination sur la base de l'orientation sexuelle, dans l'offre de biens et de services. Elle oblige donc les agences d'adoption catholiques romaines d'Angleterre et du Pays de Galles à « servir » les couples homosexuels qui désirent adopter des enfants. Ces agences ne recevront pas de dérogation à la loi, a déclaré dans un communiqué daté du 29 janvier le Premier ministre Tony Blair. Elles bénéficient d'une période de transition de 20 mois, pendant laquelle elles pourront recommander d'autres agences aux couples homosexuels.

La dérogation pour raison de conscience était l'objectif que cherchait à atteindre le cardinal Murphy O'Connor, chef de l'Eglise catholique d'Angleterre et du Pays de Galles, en envoyant une lettre à tous les membres du gouvernement britannique. Il avait reçu le soutien du Conseil musulman de Grande-Bretagne. Le cardinal Murphy O'Connor s'est dit profondément déçu de la décision gouvernementale, mais il n'a pas renouvelé sa mise en garde contre une cessation d'activité des agences catholiques. Il a

affirmé espérer qu'une solution serait trouvée pour qu'elles puissent poursuivre leur travail.

■ Info

Redécouvrir la confession

Le 19 février, recevant en audience les pénitenciers pontificaux de Rome, Benoît XVI a insisté sur le caractère spirituel du ministère des confesseurs, un sacrement qui doit être redécouvert. Dans « ce mystérieux processus de restauration intérieure, le confesseur n'est pas un spectateur passif, mais l'instrument actif de la miséricorde divine ». Il a conseillé aux prêtres confesseurs « d'associer une bonne sensibilité spirituelle et pastorale à une sérieuse préparation théologique, morale et pédagogique ». Car il s'agit aussi d'être capable de comprendre le vécu de la personne, de connaître le milieu socioprofessionnel de celui qui se rend dans un confessionnal, afin de pouvoir lui offrir des conseils adéquats. Enfin, Benoît XVI a estimé que les prêtres ne pouvaient pas « prêcher le pardon et la réconciliation aux autres », sans en être « personnellement imprégnés ». (Apic) (Voir les pp. 30-31 de ce numéro.)

■ Info

Grande-Bretagne : repentance pour l'esclavage

L'Eglise d'Angleterre, reconnaissant son rôle dans la traite des esclaves, prendra part à une marche de repentance, le 24 mars, à Londres. Menée par Rowan Williams, archevêque de Cantorbéry, et son adjoint John Sentamu, d'origine ougandaise, cette marche marquera le bicentenaire de l'abolition de la traite des

esclaves dans ce qui était alors l'Empire britannique. La décision des anglicans de commémorer la loi de 1807 sur l'abolition de la traite des esclaves par un acte de « repentance et de confession » a été prise en 2006 par le Synode de l'Eglise d'Angleterre. Celui-ci avait alors présenté ses excuses aux descendants des esclaves pour la participation de l'Eglise à la traite des Noirs.

Les participants seront invités à signer une pétition appelant le gouvernement à prendre davantage de mesures pour mettre fin à l'esclavage moderne dans le monde. La Grande-Bretagne envisage déjà d'adhérer à la Convention européenne sur la lutte contre la traite des êtres humains, qui a reçu le soutien de plus de 30 Etats.

■ Info

Evêque et candidat à la présidence

Le cardinal Re, préfet de la Congrégation pour les évêques, a suspendu *a divinis* Mgr Fernando Armino Lugo Mendez, évêque émérite de San Pedro, au Paraguay, et candidat à l'élection présidentielle de 2008. Le décret qui interdit à l'évêque d'exercer le ministère pastoral, sauf en cas d'extrême urgence, a été rendu public par la nonciature d'Asunción, le 1^{er} février.

L'évêque avait présenté sa démission en 2004. Plus récemment, il avait demandé à Benoît XVI d'être réduit à l'état laïc et avait annoncé en décembre passé sa décision de présenter sa candidature aux élections présidentielles, assurant que sa renonciation à son ministère de prêtre était « douloureuse mais, en même temps, le rendait heureux car à partir d'aujourd'hui, sa cathédrale était le pays ».

Sa demande a été refusée car, comme l'a expliqué le cardinal Re, « l'épiscopat est une charge acceptée librement et pour toujours ». Un évêque travaille « pour le salut des âmes et pas pour le gouvernement de la communauté politique ». Ainsi, malgré le décret qui interdit à Mgr Lugo Mendez « l'exécution de tous les actes de pouvoir, d'ordre et de gouvernement et l'exercice de toutes les fonctions et des droits inhérents à la charge épiscopale, [il] reste dans l'état clérical et doit assurer les devoirs liés à celui-ci ».

L'Eglise catholique est généralement hostile à l'engagement politique des prêtres. Le Droit canon interdit à ces derniers d'exercer des pouvoirs civils et de s'engager dans des partis politiques, à moins que « la défense des biens de l'Eglise ou la promotion du bien commun ne le requièrent » (canons 285 et 287). En septembre 2005, le Père Gérard Jean-Juste avait ainsi été suspendu de ses fonctions sacerdotales suite à sa décision de se présenter à l'élection présidentielle en Haïti. (Apic)

■ Info

Nicaragua, retour à l'école

Fin janvier, Daniel Ortega, nouveau président du Nicaragua, s'est dit déterminé à ouvrir les portes de l'école à 400 000 enfants non encore scolarisés (le taux d'analphabétisme est proche des 40 % dans le pays). « Il n'y aura plus de taxes scolaires et l'uniforme ne sera plus obligatoire. L'argent épargné sera ainsi dédié à l'alimentation », a déclaré le président. Une bonne nouvelle pour les nombreuses familles pauvres du pays : 80 % de la population survit avec moins de 2 dollars par jour. « L'école doit sortir du modèle néo-libéral, personne ne doit être

exclu de l'enseignement », lui a fait écho le ministre de l'Education Miguel De Castilla. Un retour aux valeurs prônées et développées il y a 25 ans par le régime sandiniste, qui s'était lancé dans une vaste campagne d'alphabétisation, avant de voir toutes ses avancées détruites par le gouvernement néo-libéral qui lui a succédé (cf. **Jacques Berset**, « Quand le Nicaragua était une grande école », in *choisir* n° 558, juin 2006, pp. 22-25).

■ Info

Des enfants au milieu des Tigres

Dans son rapport sur les enfants et le conflit armé au Sri Lanka, le secrétaire général de l'ONU a dénoncé le recrutement et l'utilisation d'enfants comme soldats par les rebelles tamouls et cela malgré leurs engagements.

Au 31 octobre 2006, sur les 5794 enfants dont l'UNICEF avait vérifié le statut depuis avril 2001, 1598 se trouvaient encore dans les rangs des rebelles. La recrudescence de la violence depuis mai 2006 s'est traduite par une multiplication des décès d'enfants au cours des derniers mois. Pire, « après avoir condamné pendant des années le recrutement d'enfants par les Tigres tamouls, le gouvernement sri lankais est maintenant complice des mêmes crimes », dénonce Human Rights Watch, dans un rapport publié en janvier (*Complice de crime : collusion de l'Etat dans les raptés et le recrutement d'enfants par le groupe Karuna*). C'est donc le groupe Karuna qui s'en charge. Il est dirigé par V. Muralitharan, ex-commandant au sein des Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE), qui s'est séparé des Tigres tamouls en 2004 et coopère aujourd'hui avec l'armée sri lankaise.

Le rapport montre comment les cadres de Karuna opèrent en toute impunité dans les zones contrôlées par le gouvernement, enlevant des garçons et des jeunes hommes pour ensuite leur faire subir un entraînement dans des camps et les envoyer au combat. En novembre dernier, l'envoyé spécial des Nations Unies avait déjà lancé de telles accusations à l'encontre de Colombo. « On nous a signalé des cas où l'armée encerclait un village pour que les karounistes puissent choisir leurs futures recrues », avait alors déclaré Allan Rock, au cours d'une conférence de presse clôturant plusieurs jours d'enquête dans le pays.

En attendant que les deux parties tiennent leurs engagements et libèrent tous les mineurs, de nombreux parents envoient leurs enfants dans d'autres régions du pays. « On ne peut pas garder notre enfant à la maison. Un jour ou l'autre, il sera forcément enlevé. S'il s'enfuit et qu'il est retrouvé, l'armée le ramènera à la faction Karouna. Et s'il est libéré, il sera de nouveau enlevé, mais par les Tigres tamouls cette fois-ci », explique un père de famille.

■ Info

Myanmar : discriminations religieuses

Les souffrances des chrétiens au Myanmar continuent, affirme dans un rapport Christian Solidarity Worldwide (CSW). L'ONG dénonce la campagne de restrictions et de discriminations lancée par le régime militaire contre les chrétiens en Birmanie et envers tous ceux qui ne s'en tiennent pas à la stricte observance du nationalisme bouddhiste, qui est une déformation du credo de Bouddha. Le conseil militaire, affirme CSW, utilise les

médias pour susciter de l'aversion contre les chrétiens et ne permet pas à ces derniers d'intégrer l'administration publique. Les soldats de l'armée régulière, lors de services de patrouille, encouragent les conversions forcées du christianisme au bouddhisme et souvent endommagent ou détruisent les églises qu'ils rencontrent sur leur chemin.

■ Info

Nucléaire en Afrique

Les pays africains sont de plus en plus intéressés par l'utilisation de la technologie nucléaire pour résoudre leurs problèmes énergétiques et de développement. C'est ce qui résulte d'une Conférence tenue à Alger les 9 et 10 janvier, consacrée à l'utilisation du nucléaire en Afrique. Actuellement, l'unique centrale nucléaire du continent est celle de la Cité du Cap, en Afrique du Sud (qui a deux réacteurs nucléaires pour la production d'énergie électrique), à laquelle s'ajoutent des réacteurs de recherche en Algérie, Maroc, Egypte, Libye, République démocratique du Congo, Ghana, Nigeria et Afrique du Sud.

Face à l'augmentation du prix du pétrole et devant la perspective de l'épuisement progressif des sources d'hydrocarbures, plusieurs Etats africains semblent intéressés par l'option nucléaire. Une tendance qui soulève de sérieuses questions, tant dans le domaine écologique que pour la diffusion possible d'armements nucléaires. L'Afrique est l'unique continent (si l'on excepte l'Antarctique) privé d'armes nucléaires, depuis que l'Afrique du Sud a démantelé, à la fin du régime de l'apartheid, son petit arsenal atomique (constitué malgré l'embargo international), ainsi que ses équipements pour l'enrichissement de l'uranium.

Les clés de la confiance

Il y a des sourires qui nous laissent perplexes. Voilà quelques semaines, je me trouvais en Thaïlande, LE pays du sourire. C'est très déroutant le sourire. En Occident, on sourit pour exprimer sa joie, parfois aussi pour se moquer, donc on sourit peut. Il paraît qu'en Asie, les usages sont très différents. On m'a expliqué qu'en Thaïlande, par exemple, on sourit bien sûr pour manifester sa joie et parfois pour se moquer, mais aussi pour dire son étonnement ou même son malaise. Aussi, lorsque ma guide m'a souri alors que je lui serrais la main pour la remercier, je ne suis pas sûr que c'était pour exprimer le sourire poli d'un départ. Parce que - cela je l'ai appris plus tard - on ne doit pas serrer la main d'une femme en Asie...

Il y a des situations dans lesquelles tout ce que l'on sait, tout ce dont on est sûr est remis en question. Il a suffi de quelques heures d'avion pour que je me retrouve dans un univers dont j'ignore tout ou presque. Impossible de lire les inscriptions dans la rue, de demander mon chemin. Les choses les plus ordinaires, les plus naturelles deviennent compliquées, comme serrer une main pour prendre congé.

Dans de telles circonstances, perdu dans les méandres d'une culture dont on n'a pas les clés, on n'a guère le choix : on doit faire confiance à ceux qui sont sur notre route. Ce n'est qu'ainsi qu'il nous est possible d'avancer. En pensant s'en sortir tout seul, on ne va pas très loin. Cela comporte évidemment des

risques ; parfois certains abusent de notre ignorance ; c'est très désagréable, mais presque inévitable.

Les premiers pas dans la vie spirituelle peuvent produire cette même impression de retomber en enfance, parce que tout ce dont on a l'habitude disparaît. Les « codes » ne nous sont pas connus, et bien sûr on tombe sur des gens qui présentent le chemin comme facile et évident : « Il n'y a qu'à, il suffit de... » Il faut faire ses propres expériences, être patient et... faire confiance. Car là aussi, seule la confiance permet d'avancer. Tant dans la vie spirituelle que dans les voyages, nous devons accepter à un moment donné d'être « conduits ». Cela fait partie de l'expérience. Quels que soient les moyens déployés, à un moment ou à un autre, nous dépendons des autres, de leur honnêteté pour poursuivre notre route.

Mais à qui faire confiance ? Je ne suis pas sûr que l'on puisse donner un critère pour répondre à cette question. Il me semble toutefois que le bon guide dose subtilement liberté et rigueur. Il sait encourager la liberté, mais aussi mettre en garde contre les errances de la route. Et lui aussi, toujours, il essaiera de garder le sourire...

Bruno Fuglistaller s.j.

Entre chien et loup

L'Eglise de Pologne

● ● ● **Robert Hotz s.j.**, Zurich

Si l'on excepte les communistes eux-mêmes, l'Eglise catholique est l'institution qui a laissé le plus de plumes suite à l'effondrement du communisme en Pologne. A l'époque, l'Eglise était la seule force capable de tenir tête au régime. En faisant perdre au pays 30 % de ses sujets orthodoxes, le déplacement de la frontière soviétique, après la Deuxième Guerre mondiale, avait transformé la Pologne en une nation catholique à peu près homogène. Grâce au cardinal primat Stefan Wyszyński, l'Eglise a très bien su profiter de cet avantage. Elle a trouvé un *modus vivendi* avec le régime, dans lequel, le cardinal, partisan résolu d'une politique pragmatique, a utilisé jusqu'à l'extrême chaque occasion, tout en se gardant de ne jamais transgresser les limites géopolitiques des rapports de force. Ce que le gouvernement a reconnu par la suite, et même honoré.

Durant de longues années, l'Eglise a été l'unique porte-parole de la grande majorité du peuple polonais. Le fait qu'elle ait pu parler d'une seule voix est dû à l'influence de Wyszyński, qui incarnait de manière exceptionnelle la figure du père et du chef. Grâce à lui, l'Eglise de Pologne est devenue la référence morale par excellence, et les communistes, qu'ils le veuillent ou non, ont bien dû en tenir compte à partir de 1956 au plus tard.

Officiellement, l'Eglise (c'est-à-dire le cardinal primat) et les communistes ne se parlaient pas. Officieusement pourtant,

ils avaient des contacts par personnes de confiance interposées. Des deux côtés, évidemment, chacun cherchait à obtenir le maximum d'informations sur l'autre camp, et les services de renseignements du primat n'étaient pas moins performants que ceux de ses adversaires communistes. Bien au contraire : il était constamment informé des projets des communistes, avant même que ceux-ci ne puissent réagir. Il n'est pas étonnant que les services secrets communistes aient cherché de leur côté des informateurs à l'intérieur de l'Eglise.

Pape fort, primat affaibli

L'élection de Karol Wojtyła comme pape, le 16 octobre 1976, a d'abord renforcé la position de l'Eglise catholique en Pologne. Face à Jean Paul II, aujourd'hui universellement vénéré, les communistes ont perdu du terrain dans la mesure où le pape ne s'est pas gêné de soutenir l'opposition anticommuniste, non seulement moralement, mais aussi avec des moyens financiers considérables.

Bien qu'il ait encore joué un rôle important comme médiateur auprès de Solidarnosc - en revendiquant les droits du syndicat tout en lui recommandant de la modération avec les Soviétiques -, le cardinal primat a peu à peu perdu son rôle de premier plan. Après sa mort, en mai 1981, son successeur, le cardinal Jozef

L'affaire de l'évêque Wielgus a défrayé l'actualité en janvier passé, jetant un éclairage cru sur les difficultés de l'Eglise de Pologne.

Paradoxalement affaiblie par la chute du régime communiste, puis par la disparition du pape Jean Paul II et par la chasse aux sorcières qui la secoue aujourd'hui, elle peine à établir une ligne cohérente et affranchie du pouvoir politique néo-conservateur.

église

Glomp, a recueilli un héritage doublement difficile : apparemment il ne jouissait pas de la pleine confiance de Rome, et le pape polonais assumait de plus en plus le rôle de primate de Pologne. Par la suite, Jean Paul II a systématiquement réduit les compétences des anciens sièges primatiaux en Europe de l'Est, notamment en Pologne. Des analystes ont tiré en vain la sonnette d'alarme, mettant en garde contre le vide que la mort du pape polonais créerait dans l'Eglise de Pologne (et pas seulement là). De fait, c'est ce qui s'est passé. Face au primate de Rome, aucune personnalité de premier plan n'a plus pu se profiler en Pologne, et aujourd'hui elle fait toujours défaut. En outre, la malheureuse nomination de l'archevêque Stanislaw Wielgus laisse entendre que le Vatican n'est plus trop bien informé sur la situa-

Varsovie.



tion en Pologne.

Depuis la chute du régime communiste, l'Eglise catholique de Pologne n'est plus le porte-parole de la nation, une situation que tous n'acceptent pas de la même manière, d'autant plus que des poussées d'anticléricalisme se manifestent de-ci de-là. Ainsi *Radio Maryja*, la radio des rédemptoristes installée à Toruń, qui se définit elle-même comme « la voix catholique dans ta maison », a trouvé des appuis dans certains milieux d'Eglise, parce que la station incarne une identité à la fois polonaise et catholique. Politiquement, *Radio Maryja* est proche des partis conservateurs. Fondée à la fin 1991 par le Père rédemptoriste et promoteur en médias Tadeusz Rydzyk, auquel appartiennent également la chaîne de télévision *Trwam* et le journal *Nasz Dziennik*, elle fait partie d'un groupe qui influence religieusement et politiquement l'opinion publique. Suite à quelques-unes de ses attaques contre le Vatican, le Saint-Siège a demandé à l'Eglise catholique de Pologne d'y mettre de l'ordre, mais sans grand succès pour l'instant : Rydzyk en est toujours le directeur !

Politique actuelle

Depuis la victoire en 2005 du parti national-conservateur Droit et Justice (PiS), le paysage politique du pays a profondément changé. Lech Kaczynski a été élu président de l'Etat polonais en octobre 2005 et son frère jumeau Jaroslaw s'est vu confié le poste de Premier ministre en juillet 2006. Il dirige un gouvernement qui s'appuie sur une coalition composée du PiS et de petits partis d'extrême droite, la Ligue des familles polonaises (LPR) et l'Autodéfense (Samobrona).

Les jumeaux Kaczynski ont des ambitions. En politique intérieure, ils ont dé-

claré la guerre à la corruption. A leurs yeux, la Troisième république n'est que le prolongement du régime communiste sous le masque de la démocratie, et le pouvoir réel ne réside pas dans les institutions démocratiques mais dans le *Unklad* (le Système), dominé par d'anciens clans communistes et les services secrets.

Le passé doit être une bonne fois nettoyé grâce à la *Lustration*, en démasquant les collaborateurs et les agents de l'ancien régime. De fait, la *Lustration* est une épée à deux tranchants : si elle permet de combattre la corruption, elle permet aussi d'éliminer les adversaires politiques sous prétexte de collaboration avec les milieux communistes. Mais, dans sa lutte contre la corruption, Jaroslaw Kaczynski n'est pas tout à fait vierge, puisqu'il s'avère que son chef de cabinet a tenté d'acheter un député.

De toute façon, la manière dont les frères jumeaux gèrent le passé risque de diviser le pays. Ce qui vaut aussi pour la politique extérieure. Les deux Kaczynski sont eurosceptiques. Ils veulent une Pologne indépendante dans l'UE. Ils ont d'ailleurs leurs têtes de Turc. Encore traumatisés par le pacte Hitler-Staline, ils redoutent le rapprochement entre l'Allemagne et la Russie, une alliance que le projet du gazoduc de la Baltique laisse présager. Aussi n'est-il pas si surprenant que les relations avec la Russie, et particulièrement avec l'Allemagne, se soient détériorées, comme on peut le constater dans un rapport, pas toujours très objectif.

Il est pourtant incontestable que la Pologne profite de son entrée dans l'UE, comme on le remarque, par exemple, au niveau de la construction dans les régions les plus pauvres du pays. Il s'agit précisément des zones peuplées de pauvres paysans qui, lors des élections, ont mis en piste les partis d'extrême droite

et les Kaczynski, et qui constituent le noyau conservateur de l'Eglise catholique de Pologne. C'est parmi ces populations que la très conservatrice *Radio Maryja* trouve ses fidèles auditeurs.

Il est ironique de constater que les Polonais qui profitent le plus de l'entrée de la Pologne dans l'UE sont précisément ceux qui ont élu des eurosceptiques. « Si l'UE ne perd pas patience et si elle ne suspend pas ses paiements, les profiteurs se rendront bientôt compte qu'ils ont misé sur la fausse monture », estimait un partisan de l'UE et adversaire de Kaczynski. Mais il craignait aussi que d'autres membres de l'UE ne réagissent mal face à l'actuelle politique extérieure de la Pologne, ce qui contribuerait à dopper l'actuelle équipe gouvernementale.

Trop de divisions

Il est indéniable que la Pologne aujourd'hui est politiquement divisée. Une grande partie de l'intelligentsia du pays prend ses distances avec le nouveau régime. Le malheur est que l'Eglise catholique de Pologne risque de se diviser à son tour. Il est vrai que les Kaczynski ne ratent jamais une occasion de se profiler comme des catholiques intransigeants et qu'ils accordent souvent et volontiers, avec leur équipe gouvernementale, des interviews à *Radio Maryja*.

De fait, l'Eglise devrait bien s'accommoder de leur idéologie nationale-conservatrice. Lorsque ce n'est pas le cas, le catholicisme intransigeant des jumeaux et de leurs partisans montre bien vite ses limites. Parce qu'ils ne veulent pas seulement un Etat propre, débarassé de tout relent communiste, mais

aussi une Eglise du même type, quoi qu'il en coûte. Il est difficile de croire que l'équipe au gouvernement ne soit pas impliquée dans la chute de l'archevêque Wielgus.

Chasse aux traîtres

L'Eglise catholique de Pologne incarnait depuis près de 200 ans une bonne part de l'identité polonaise et personnifiait l'image de la nation ; elle a même payé très cher pour la défendre. Aujourd'hui, elle voit sa réputation de combattante intègre se détériorer brusquement. La chasse aux traîtres, sous prétexte de patriotisme, a une longue tradition derrière elle.

Si durant 200 ans on s'est trouvé engagé dans la lutte contre l'occupant étranger, il y a toujours eu cependant des personnes pour préférer un *modus vivendi* à une révolution (il y en a eu plusieurs) condamnée à l'échec. C'est ainsi qu'il a existé dans la Pologne communiste une organisation catholique très influente, le mouvement Pax, dont le responsable Boleslaw Piasecki, ancien chef de la phalange pro-fasciste, s'était mué en collaborateur zélé des communistes. Grâce à tout un éventail de publications, Pax exerçait une réelle influence dans la Pologne communiste, en dépit de l'interdit lancé par le cardinal primat Stefan Wyszyński. De fait, lorsqu'il s'agissait d'utiliser l'Eglise, Pax n'était pas le seul groupe à collaborer avec le régime.

La chasse aux anciens agents communistes au sein de l'Eglise catholique constitue un élément nouveau, qui a fait grand tort à la réputation de l'Eglise polonaise : les collaborateurs du régime communiste ne se trouvaient pas seulement à l'extérieur de l'Eglise mais également en son sein. Pourquoi certains se mirent-ils à collaborer, souvent con-

tre leur gré ? La question reste ouverte. Aujourd'hui, dans une situation foncièrement différente, il est relativement facile de se tourner vers le passé pour y trouver, dans un but politique, des boucs émissaires.¹

Face à cette récente attaque, l'Eglise catholique de Pologne se trouve prise au dépourvu, d'autant plus que le coup vient d'un clan catholique conservateur. Le vieux cardinal primat Josef Glemp, malade et depuis longtemps dépossédé de son pouvoir, n'a pas la stature de son prédécesseur, dont il avait été longtemps le secrétaire efficace. On cherche en vain une forte personnalité, capable de prendre en mains le destin d'une Eglise de plus en plus divisée, et d'y mettre bon ordre.

De-ci de-là, des prévisions alarmistes se font déjà entendre : l'Eglise serait menacée par un schisme. A Dieu ne plaise, car alors la Pologne perdrait un des garants essentiels de son unité.

« La Pologne n'est pas encore perdue », chante-t-on dans l'hymne national polonais, ce que l'on veut bien croire. Une crise sérieuse s'annonce, certes, mais le nouveau régime des politiciens blanchisseurs autoproclamés fera lui aussi l'expérience de ses propres limites. Le fait que dans son zèle idéologique il s'en prenne à l'Eglise n'est pas une caution pour l'avenir.

R. H.

(traduction P. Emonet)

1 • Ceux qui aujourd'hui dénoncent la collaboration passée d'ecclésiastiques avec le régime communiste sont souvent d'anciens membres des services secrets communistes qui, à l'époque déjà, exerçaient une pression sur ces mêmes ecclésiastiques. (n.d.l.r.)

Travailler dans la dignité

Campagne de Carême

●●● **Martina Schmidt**, Lausanne
Secrétaire romande de Pain pour le prochain

« Tout travail mérite salaire. » L'adage populaire exprime une évidence qui pourtant ne coule pas de source. Dans les pays en développement, des millions d'êtres humains ne gagnent pas assez pour vivre, bien qu'ils travaillent comme tout le monde. Au Brésil, des enfants des familles les plus pauvres cirent des chaussures, nettoient des pare-brise, vendent des billets de loterie, des cigarettes et des oranges jusque tard dans la nuit. Pendant qu'ils tentent de « gagner leur vie » et celle de leur famille dans les rues des centres-villes, ils ne vont pas à l'école.

Au Salvador, dans les *maquilas*, les usines d'assemblage du secteur textile installées dans les zones franches, les employés, en grande majorité des femmes, travaillent plus de 10 heures par jour pour un salaire de 4 dollars. Au Brésil, les Quilombas, ces descendants des peuples indigènes, œuvrent dans les immenses plantations de l'agrobusiness du soja sans pouvoir bénéficier ni d'un salaire décent ni des conditions sanitaires dignes de l'être humain. Nombreux sont les rapports de travail qui ressemblent aujourd'hui à de l'esclavage moderne. Cette réalité s'est renforcée avec la tendance des entreprises à délocaliser une partie de leur production dans les pays à faible protection des travailleurs.

Aspects théologiques

Plutôt que l'accès au travail, c'est l'éthique dans les rapports de travail qui se trouve au centre de la Campagne 2007. Quels sont les fondements théologiques qui incitent les œuvres à s'engager aux côtés des travailleurs et travailleuses, notamment dans l'industrie informatique ? Le premier de ces fondements se trouve dans la Genèse, qui affirme que la vocation de l'homme est de cultiver et de préserver la terre, puis chez Luc, dans la parabole du riche paysan insensé. C'est Matthieu qui précise que tout travail mérite salaire. Et c'est enfin dans le livre de l'Ecclésiaste que l'on trouvera la notion de *vivre décemment des fruits de son travail*.

L'articulation théologique se fait donc autour de quatre axes. La vocation commune pour commencer. Aux origines, les femmes et les hommes ont reçu une *vocation commune* : celle de cultiver et de préserver la terre (Gn 2,15). Lors de la création, Dieu a jugé l'être humain digne de travailler la terre et d'en extraire ses fruits pour en vivre et en faire vivre les siens. Au début, il y a donc le travail dans le respect de la terre et des générations à venir. Dans la société antique, composée d'agriculteurs et de petits artisans, la valeur accordée au travail est

Depuis près de 40 ans, Pain pour le Prochain et Action de Carême mènent conjointement, en collaboration avec Etre partenaires, l'œuvre de l'Eglise catholique chrétienne, leur Campagne œcuménique de Carême. Elle vise cette année à sensibiliser les Suisses aux questions de dignité dans le travail, au Sud comme au Nord, en s'appuyant sur les textes bibliques.

église

fondamentale : l'homme et la femme sont considérés comme des co-créditeurs de Dieu grâce à leur travail quotidien. A quel point sommes-nous aujourd'hui, au Nord comme au Sud, éloignés de ce rapport au travail ?

Le *don de la vie* ensuite. La parabole du riche paysan insensé (Lc 12,16-21) montre que l'accumulation des richesses par quelques-uns au détriment des autres est contraire au principe du don de la vie et de l'accès aux ressources de la terre pour tous. En effet, la richesse n'est pas une garantie de tranquillité ni une protection face à la mort. Plutôt que la poursuite du rendement maximal, il s'agit de cultiver d'autres « trésors » dans la vie,

tels que la solidarité, le partage, la frugalité et le plaisir de vivre ensemble durant le temps limité de la vie humaine.

Puis *un salaire décent*. Comme l'exprime la parabole des ouvriers dans la vigne (Mt 20,1-6), tout travail mérite un salaire décent pour vivre. Dans une perspective biblique du Royaume des cieux, chaque ouvrier et chaque ouvrière doit gagner assez pour vivre, indépendamment du travail effectué. Dans cette parabole s'exprime un principe de justice et le droit à une vie épanouie pour tous. Voilà un exemple ancien d'une économie solidaire : le travail de la collectivité doit d'abord permettre à tout un chacun de vivre dignement. La logique du salaire au mérite et celle du salaire décent s'affrontent.

Vivre décentement enfin. Toute personne devrait pouvoir vivre décentement et jouir des fruits de son travail (Ec 2,24). Or les rapports de travail, notamment dans les pays en développement, ne respectent pas ces liens originels entre le travail et les fruits qui en découlent. La promesse du prophète Esaïe, « ils bâtiront des maisons et ils les habiteront, ils planteront des vignes et ils en mangeront les fruits » (Es 65,21), fait déjà référence à une situation politique et sociale difficile : l'expérience du travail forcé dans l'exil en pays de Babylone a amené les exilés à cultiver le rêve de retour à une existence décente.

Le repos

Pour que les personnes puissent s'épanouir, il convient de garantir un certain équilibre entre les temps d'activité et de repos : certes, le travail est une activité importante, mais la vie humaine ne se réduit pas à cela. De manière générale, la Campagne s'inscrit donc dans la tradition biblique d'un Dieu libérateur, qui

TRAVAILLEUR ESCLAVE

TRAVAILLE SANS SALAIRE

PORT ENCHAÎNÉ

NE S'ÉVADE JAMAIS

RENTABILITÉ IMBATTABLE!

L'être humain n'est pas une marchandise.

Nous croyons. Tout travail doit respecter la dignité humaine.
CCP 48 7894-0. Toutes les informations sur nos projets sont sur www.campagneoecumenique.ch

PAIN POUR LE PROCHAIN
ACTION DE PAROLE

fait sortir les opprimés de toutes sortes d'esclavages, social, économique ou politique (Dt 5,12-15 ; Lc 4,18-19 ; Es 61,1-2). Elle invite à une réflexion plus large sur le statut du travail dans la vie humaine et sur la dimension du sabbat.

Puisque le Créateur s'est lui-même reposé le septième jour, le sabbat est le moment du renouvellement de la relation avec Dieu et les autres. C'est le moment de prendre le temps pour « prendre le temps », de faire de la place aux autres dimensions de l'être, à la créativité et à l'amour. La priorité accordée au profit dans notre monde mondialisé a tendance à remplacer de plus en plus ces valeurs.¹

Derrière l'ordinateur, l'humain

« L'être humain n'est pas une marchandise », telle est la conviction qui incite les œuvres d'entraide à soulever le problème du droit du travail, notamment dans l'industrie informatique.

En Suisse, toutes les cinq minutes, quatorze ordinateurs sont vendus. En 2005, cela représentait un total de près de 1,5 millions d'ordinateurs, pour un bénéfice avoisinant les 2,2 milliards de francs. L'ordinateur est devenu un outil de travail et de loisir indispensable. Cependant, les usagers ne savent pas *que der-*

rière l'image parfaite de la haute technologie se cachent de nombreuses situations de non-droit.

Comment est-il possible que le prix des ordinateurs que l'on trouve dans nos magasins baisse, alors que leur technologie est toujours plus performante ? Cette évolution a en fait un coût humain très élevé : dans les usines d'assemblage de Chine ou d'ailleurs, des milliers d'ouvrières et d'ouvriers subissent des conditions de travail qui portent atteinte à leur santé morale et physique. Horaires de travail de plus de treize heures par jour, sept jours sur sept, vingt-huit jours consécutifs ; travail répétitif où l'on passe sa journée à poser toujours les mêmes lettres sur un clavier, interdiction de sortir de l'enceinte de l'usine en période de haute production, salaire insuffisant pour vivre, contact avec des substances toxiques sans protection suffisante, autant d'abus sur lesquels les œuvres souhaitent lever le voile.²

A cet effet, trois études de terrain ont été réalisées dans trois pays en développement : la Chine, les Philippines et la Thaïlande. Leur objectif premier est d'évaluer les conditions de travail dans les usines de sous-traitance des grandes marques d'ordinateurs vendus en Suisse (Dell, ACER, Hewlett Packard, Apple et Fujitsu-Siemens).

Ces études ont confirmé que derrière l'image propre des grandes marques, se cache finalement une réalité peu reluisante. Même si certaines entreprises ont déjà adopté des codes de conduite, ceux-ci ne sont souvent pas connus par les ouvrières et ouvriers. Ainsi le droit de recevoir une copie de son contrat de travail n'est-il souvent pas

1 • **Yolande Boinnard**, *Le temps perdu*, Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 366 p. Cf. aussi le numéro de *choisir* « Prendre le temps », juillet-août 2005 et notamment l'article de **Jean Halpérin**, « Les enseignements du Shabbat », pp. 28-31 (n.d.l.r.).

2 • Deux débats sont organisés autour du thème *High Tech - No Rights* : à Genève, le 7 mars à 18h30, à l'IUED, et à Lausanne, le 8 mars à 21 h, à l'Espace culturel des Terreaux.

respecté. Par peur de perdre leur place de travail, les employé-e-s n'osent pas revendiquer leurs droits.³

Afin que les rapports de force changent, Pain pour le prochain et Action de Carême ne cherchent pas seulement à dénoncer l'inadmissible. Ils proposent à tous d'écrire des cartes postales aux entreprises ayant une succursale en Suisse. Les consommateurs peuvent ainsi réagir et exprimer leur désaccord avec les conditions de travail qui prévalent dans les usines situées dans les pays en dé-

veloppement. Le but étant de pousser les entreprises à reconnaître leur responsabilité sociale sur toute la chaîne de production.⁴

Respect des droits

La situation dans les usines de sous-traitance de l'industrie informatique n'est certes qu'un exemple parmi d'autres. Au travers de cette action, les œuvres d'entraide demandent aux entreprises de faire respecter les huit droits fondamentaux qui découlent des Conventions de l'Organisation internationale du travail : l'interdiction du travail forcé, la non-discrimination de la personne, l'interdiction du travail des enfants, la liberté d'association et le droit à la négociation collective, des mesures de protection pour la santé au travail, la sécurité de l'emploi, la garantie d'un salaire décent, le respect de la réglementation sur les horaires de travail.

Ce n'est qu'à travers l'amélioration substantielle des conditions de travail et de vie de nombreuses personnes qui sont aujourd'hui exploitées que le lien entre le travail et une qualité de vie certaine pourra être rétabli. Pain pour le prochain et Action de Carême espèrent que leur Campagne œcuménique contribuera à ce que la vision du Royaume des cieux puisse déjà commencer à prendre forme ici-bas.

M. Sch.

Actions diverses

Durant le temps de Carême, de nombreuses autres actions et animations sont proposées aux paroisses, catholiques et protestantes, dans toute la Suisse.

Comme hôtes du Sud, *Monina Wong* et *Jenny Chan*, spécialistes du droit du travail en Chine, et *Xavier Plassat o.p* (Brésil), un frère français engagé aux côtés des *Sans terres*, apporteront leurs témoignages du terrain.

- **Le 18 mars**, le thème de la Campagne sera au cœur d'une célébration œcuménique au temple de Saint-Jean, à la Chaux-de-Fonds. Cette cérémonie sera retransmise sur la TSR1.

- **Le 24 mars**, pour la troisième année consécutive, aura lieu la journée « 100 000 roses contre l'exploitation » ; les roses seront vendues en faveur des projets soutenus par Pain pour le prochain, Action de Carême et Etre partenaires.

- **Les journées « Justice/Injustice »** permettront aux jeunes de faire l'expérience de l'injustice et de gérer les émotions qui y sont liées. Ce concept d'animation est proposé à des groupes de jeunes par André Bader, secrétaire romand de Pax Christi et animateur pastoral, dans le cadre de la Campagne œcuménique et tout au long de l'année (☎ 026 426 34 75).

3 • Cf. **Pain pour le prochain, Action de Carême**, *Hight Tech - No Rights ? Pour des ordinateurs produits dans la dignité*, février 2007. Il s'agit du premier numéro de la nouvelle collection « Repères ».

4 • www.campagneoecumenique.ch et www.fair-computer.ch.

Le pari de l'engagement

●●● **Albert Longchamp s.j.**, Zurich
Provincial des jésuites de Suisse¹

Il fut un temps où s'engager allait de soi. Presque une seconde nature pour le militant. Ce temps avait nourri les passions les plus généreuses, mais aussi les dérives totalitaires. Les idéologies, puisant dans le fonds de commerce inépuisable des lendemains qui chantent, ne virent pas arriver la crise du printemps de 1968. Le joli mois de mai fut davantage qu'une explosion des valeurs, ce fut leur renversement.

« Interdit d'interdire » : le fameux slogan résume l'état d'esprit d'une nouvelle génération. Plus libertaire dans ses choix, moins ancrée dans les certitudes. Le ton jubilatoire de l'engagement d'après-guerre s'appuyait sur une dynamique de progrès en apparence irréversible. Les « forces du progrès », comme on disait à gauche, formaient une quasi-religion. La même expression fait pouffer de rire les jeunes qui ont aujourd'hui vingt ou trente ans. Ils ont grandi avec Internet, découvert le village global, mais depuis leur enfance, ils entendent parler de monde en crise, d'Eglise en crise, et que dire des repères traditionnels ? La famille en crise ! Le mariage en crise ! La fidélité en crise ! Partout les périls sociaux, le sida, la montée des angoisses

écologiques, l'émergence de la précarité, la drogue, l'insécurité dans les rues et même dans les cours d'école. Au lieu du progrès espéré, il faut s'attendre au « choc des civilisations ». Depuis le 11 septembre 2001, la peur hante les nuits de la plus grande puissance du monde. Bref, *apocalypse now* ! Et ce n'est pas du cinéma. Mais est-ce là la vérité dernière sur notre société ?

En Occident, les générations actuelles (et pas seulement les jeunes) cherchent leurs marques dans le pragmatisme : on tente quelque chose (fonder un foyer, par exemple) et on verra si ça marche. L'avenir étant incertain, l'individu concentre ses efforts sur la réussite personnelle, sur sa quête du bonheur. Dès lors, la question est inévitable : le pari de l'engagement, qui suppose une ouverture à l'endurance, est-il perdu d'avance ?

Un gage, un témoignage

Le mot *engagement* concerne toute personne humaine capable de s'élever au-dessus du « moi préfabriqué », une expression chère à l'abbé Maurice Zundel. L'engagement permet à la personne de se déterminer face aux défis de la liberté, de la nouveauté et de la responsabilité. La personne humaine est une *vocation*, elle est marquée par des choix assumés. Elle est *créatrice* : non contente de reproduire des modèles, elle

« Engagez-vous »... Invitation maintes fois entendue il fut une époque. S'engager, c'était vivre, pour les autres, par les autres. Militantisme, foi en le progrès, exaltation de l'action : les générations nées depuis les années '70 ne connaissent pas cet optimisme. Elles ne vivent que crises et précarité. Le futur étant incertain, l'individu concentre ses efforts sur sa réussite personnelle, sur sa quête du bonheur. Dans ce contexte, le pari de l'engagement a-t-il encore un avenir ?

1 • Cet article reprend dans ses grandes lignes une conférence donnée à Sion par l'auteur, le 25 mai 2006, lors des 40^{es} Journées internationales des Centres de préparation au mariage.

les renouvelle. La personne humaine est *un acteur de sa vie*, pas seulement un spectateur. A ce titre, l'engagement est le contraire de la déchéance, qu'elle soit morale, culturelle, politique ou technique. D'un point de vue chrétien, Jésus-Christ est l'engagement de Dieu dans l'humanité. Dieu, en Jésus-Christ, assume l'humanité jusque dans ses dimensions dramatiques. L'engagement de Jésus sera total, jusque dans la mort sur une croix. Toutefois son engagement n'est jamais un embrigadement : « Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne. » L'engagement, souligne Peter Kemp dans son livre *Pathétique de l'engagement*,² signifie *mettre en gage*. Gage viendrait d'un mot germanique indiquant ce que je donne entre les mains de quelqu'un

Mouvement des
grands-mères de la
place de mai.



comme garantie de ma dette. Engager, c'est hypothéquer. L'engagement est une mise en jeu de soi-même. Par sa parole et ses actes, l'engagé honore sa promesse. S'il ne la tient pas, il perd son honneur et l'estime des autres. S'engager, c'est s'obliger vis-à-vis d'autrui et de soi-même en vue d'un projet commun. S'engager, c'est miser. C'est donc bien un pari.

Pour Maurice Blondel, philosophe chrétien (1861-1949), s'engager veut dire s'incarner, sortir de la rêverie, « exécuter une pensée ». S'engager, c'est se promettre et se compromettre. On peut croire en Dieu ou ne pas croire, mais l'engagement est toujours un acte de foi qui va au-delà de la situation momentanée.

Chez Gabriel Marcel, autre penseur chrétien du siècle dernier, l'engagement est une « fidélité créatrice ». Il ajoutera : s'engager n'est pas *avoir* toujours plus, mais *être* davantage ; s'engager, ce n'est pas posséder, mais recevoir. A l'extrême limite, « être, c'est aimer ».

Dans le sillage d'un Gabriel Marcel, il faut citer bien sûr Emmanuel Mounier, le fondateur en 1932 de la revue *Esprit*. Il mourra encore jeune en 1950, laissant une œuvre considérable, que l'on redécouvre aujourd'hui, sur le thème philosophique du personnalisme. La personne humaine, chez Mounier, est le contraire de l'individu recroquevillé sur lui-même. Elle est une médiation. Elle s'offre à une communauté et se révèle par son engagement, c'est-à-dire par une action où elle s'incarne. Mounier avait lu Charles Péguy : « Tout commence en mystique et finit en politique. » Mais il était moins pessimiste que son aîné. Il s'était laissé interpeller par l'avenir.

2 • *Théorie de l'engagement*, t. 1 *Pathétique de l'engagement*, t. 2 *Poétique de l'engagement*, Seuil, Paris 1973, 320 et 192 p.

« L'événement sera notre maître inté-rieur », osera-t-il écrire au moment de lancer la revue *Esprit*.

Mounier se situe dans un registre voi-sin d'Albert Camus, qui dira un jour : « Bien que je sache peu sur ces choses, j'ai l'impression que la foi est moins une paix qu'une espérance tragique. » Ca-mus en savait davantage sur la condi-tion du croyant qu'il n'osait l'avouer. Il partageait en tout cas nombre de con-victions et plusieurs engagements con-crets avec les intellectuels chrétiens de son époque. Par exemple, la résistance au nazisme. Pour l'un et l'autre, l'enga-gement est un *témoignage*. « Nous som-mes quelques-uns qui ne voulons faire silence sur rien », écrivit l'auteur de *La Peste* à propos de la guerre civile en Es-pagne. Un propos à rapprocher d'une forte phrase du pape actuel, mais qui re-monte à 1976.

Le cardinal J. Ratzinger écrivait alors : « C'est dans la mesure où l'homme s'engage dans la passion de la vérité qu'il devient un homme. Et c'est dans la mesure (...) où il se retire dans la sécu-rité du mensonge qu'il se perd. »

En Suisse romande, on se doit de citer ici le témoignage de Charles Journet (1891-1975) face à l'antisémitisme et aux systèmes totalitaires. Un tel enga-gement, dans les milieux théologiques, n'était pas si fréquent avant et pendant la dernière Guerre mondiale !

Endurer, passionnément

Le véritable engagement n'est pas or-gueilleux. Il ne part pas gagnant, il part confiant. « Nous ne nous engagerons jamais que dans des combats discuta-bles sur des causes imparfaites. Refu-ser pour autant l'engagement, c'est re-fuser la condition humaine », affirmait encore Mounier.

L'engagement ne donne pas la paix ; l'homme engagé paie de sa personne. Souvent il est seul ou rejeté, et parfois il doute. L'engagement des enfants d'Abraham a trouvé sa route, parmi d'au-tres possibles, lorsque les Hébreux ont pris le chemin de l'Exode. Combien de fois ne vont-ils pas se détourner du Dieu qui les libère ? Mais Dieu tient ses pro-messes. Ils parviendront finalement si-non à un monde meilleur, du moins à la terre promise, c'est-à-dire, selon le Père Thierry Min (religieux russe), « le lieu où l'on n'a pas à rougir de la décision prise ». Ne nous voilons pas la face. Globale-ment, nos choix de société mettent sé-vèrement en question les valeurs chré-tiennes ou humanistes traditionnelles. Au nom même des religions, la violence a revêtu Dieu lui-même du drapeau de la haine. Les repères deviennent flous et fluides. Les réseaux de relations sont ainsi fragilisés et l'engagement, *au sens d'aller vers les autres*, a beaucoup perdu de sa pertinence.

Face à la défaillance des systèmes de référence, la foi et la crédibilité des chré-tiens, la véracité des Evangiles sont som-mées de se manifester. Mais elles achop-pent à un deuxième défi : l'individualisme, dont Alexis de Tocqueville, dans son livre célèbre sur *La démocratie en Amérique* (1840), donnait une définition parfaite : « Après s'être créé une petite société à son usage, il (l'individualiste) abandonne volontiers la grande société à elle-même. »

Ce texte n'a pas pris une ride. Chacun tente de définir la norme morale qui lui servira de référence. Dans les enquêtes sur l'engagement des jeunes, en Eglise ou dans la société, un mot revient sou-vent : « J'ai cessé de m'engager. Je n'avais plus envie. » L'engagement per-sonnel, le fait d'être affecté à telle ou

telle tâche, deviennent des choix soumis à la seule volonté de l'individu. La personne ne se sent plus engagée dans la communauté, ni responsable d'un ensemble.

En 1952, Paul-Louis Lansberg, compagnon de Mounier, écrivait déjà : « Jeté dans un monde plein de contradictions, chacun de nous éprouve souvent le besoin de se retirer du jeu et de se mettre à l'écart. Le motif d'une pareille fuite du monde n'est pas un égoïsme plat, mais plutôt le désir de pouvoir constituer au moins une vie pleine de sens dans sa sphère individuelle et privée en se repliant sur soi-même. » La foi chrétienne engage le croyant et le dégage de l'ac-

tivisme exaspérant de certains militants, autant que de la froideur du *moi* indifférent au destin de ses semblables.

Le pari de Dieu

Le psychanalyste Jacques Lacan avait déclaré lors d'un séminaire au Collège de France : « Pour que le couple tienne sur le plan humain, il faut qu'un dieu soit là. » Le mot *dieu* est écrit avec une minuscule.

Ce n'est pas une boutade. Pour oser le risque de l'engagement, il faut cette présence imprononçable. Qu'elle soit sensible ou impalpable, cette présence est la médiation vitale du consentement humain. L'engagement devient communion. C'est Dieu alors qui prend un pari pour l'humanité. Selon la perspective chrétienne, Dieu mise sur l'humanité, au point de l'incarner. Et c'est lui qui lui donne envie de poursuivre son « travail », dans une fidélité créatrice.

Cependant, disons-le avec bonheur : des humanistes contemporains, en dehors de tout lien avec une religion, cherchent aussi des voies spirituelles. L'un d'entre eux, André Comte-Sponville, vient d'écrire cet appel à l'engagement, qui donne à réfléchir : « N'attendons pas d'être sauvés pour être humains. »³

A. L.

Voici l'homme !

Une parole pour aujourd'hui

Saint Bonaventure, le théologien de saint François tant aimé par Maurice Zundel.

**du samedi 17 mars, à 9h30,
au dimanche 18 mars, à 16h**
à Saint-Maurice
avec :

- François Delmas-Goyon,
L'homme créé et en chemin,
- Emmanuel Falque,
Du don au corps,
- Fr. André Ménard, ofm cap,
Devenir des fils dans le Fils.

Renseignements et inscriptions :



Foyer Franciscain,
A.-de-Quartery 1,
1890 St-Maurice

Tél. Fax ++41 (0) 24 486 11 11
foyer-reception@capucins.ch

3 • *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, Paris 2006, p. 77. Voir à propos de ce livre : **Luc Ruedin**, « Mystique de fusion ou d'union ? » in *choisir* n° 566, février 2007, pp. 16-19.

L'économie de communion

Une contre-culture

●●● **Alain Dupraz**, Thônex (GE)
Journaliste

Fin 2006. Dans la Broye, les dirigeants de Tergon, une fabrique de chaises de bureau ergonomiques, font les comptes. « Encore un bon exercice ! » Un dividende de 5 % sera versé aux actionnaires. Ceux-ci avaient donc raison de croire à cette start-up lancée en 2000, qui a dû très vite faire face à la conjoncture économique délicate de l'après 11 septembre. Après quatre ans de sacrifices, les investisseurs se voient payés en retour avec cette seconde année consécutive dans les chiffres noirs...

Une entreprise comme les autres ? En apparence, oui : un bon produit, une trentaine d'employés, une centaine d'actionnaires, un capital d'un million de francs, des salaires, du profit, un dividende. Et pourtant...

Les entrepreneurs qui ont fondé Tergon ne se sont pas contentés de lui trouver des capitaux. Ils l'ont aussi dotée de statuts prévoyant que les bénéfices dégagés doivent, outre les affectations ordinaires (développement de l'entreprise,

dividende des actionnaires) être utilisés dans un but social. Partager ce qu'on gagne avec les pauvres, les démunis ! En ces temps de course au profit et à l'enrichissement personnel, voilà une idée quelque peu révolutionnaire ! Mais ce principe de base de « l'économie de communion » ne reflète que l'aspect matériel d'une idée qui dépasse, et de loin, la simple destination d'un bénéfice.¹

Qualifiée de folle par certains, cette idée a été lancée au Brésil par Chiara Lubich, fondatrice du Mouvement des Focolari, en 1981. En visite à Rio, elle prend la mesure du fossé gigantesque qui sépare le riche cœur de la ville de sa « couronne d'épine » - comme le cardinal Arns désignait alors les immenses bidonvilles de cette mégapole d'Amérique du Sud.

Aux quelques milliers de membres brésiliens de son très laïc mouvement spirituel, elle propose de créer des entreprises dont le but serait précisément de lutter contre ce fossé qui sépare les riches des pauvres. Fonctionnant selon des règles de gestion rigoureuses, de telles entreprises devraient dégager un profit. Mais celui-ci serait partagé en trois parts : l'une pour le développement de l'entreprise, l'autre pour les pauvres, la troisième étant affectée à la formation de personnes à cette mentalité nouvelle. Utopie ou prophétie ?

Vivre et appliquer le message de l'Évangile au travers de son entreprise est chose possible. En dehors des initiatives personnelles, il existe un mouvement structuré, lancé et développé par les Focolari, qui témoigne que l'on peut faire fructifier une société, tout en appliquant des valeurs de fraternité et de don. Une alternative au modèle néo-libéral, porteuse d'espérance. En Suisse, des chefs d'entreprise se sont ralliés à cette économie de communion. Reportage.

1 • Depuis 1993, l'économie de communion a fait l'objet de quelque 240 thèses et recherches universitaires, en Europe et en Amérique du Sud. Les trois-quarts sont disponibles sur le site Internet www.edc-online.org/fr/_idea.htm, qui fournit également les axes principaux et l'historique de cette idée, ainsi que les actes de nombreux colloques et séminaires qui se sont déroulés sur le sujet.

Dans son Valais natal, à des milliers de km de Rio, Jean-Michel Besson, ingénieur agronome, reçoit le message de Chiara Lubich cinq sur cinq. Stimulés par une proposition qui leur fait entrevoir une ouverture nouvelle à leur activité professionnelle, son épouse Patricia et lui réorientent d'un commun accord les buts de leur entreprise agricole - un secteur en continuelle perte de vitesse dans nos campagnes laminées par la mondialisation !

Ils mettent donc le partage au centre de leurs préoccupations. Ce qui ne les empêche pas d'élever correctement quatre enfants, aujourd'hui au seuil de l'autonomie adulte. « Avec nos deux employés, explique Jean-Michel, j'essaie d'établir une relation fraternelle. C'est un exercice quotidien, qui m'amène parfois à m'excuser quand je découvre que je me suis trompé. La confrontation dans le but d'établir la vérité entre nous a débouché sur des liens d'amitié. »

Amitié, fraternité, un monde en rose sur des montagnes bucoliques ? Pas tout à fait. Jean-Michel : « Comme partout, nous rencontrons des difficultés, des échecs. L'essentiel est de recommencer toujours. Adhérer à l'économie de communion rend libre face au pouvoir corrupteur de l'argent. Un jour, j'ai vu que je pouvais facilement obtenir un subside en fraudant un peu une déclaration ; personne n'aurait rien remarqué. Mais face à mon idéal, j'ai compris que je ne pouvais pas le faire. Cette somme que j'aurais gagnée en plus, au travers des bénéfices que je partage, c'est aux démunis qu'elle aurait été. Et il m'est apparu clairement qu'il est tout simplement impossible de donner d'un cœur pur de l'argent gagné frauduleusement, de voler d'un côté pour donner de l'autre. » Honnêteté, droiture. Mais surtout, construction de relations justes et fraternelles entre les hommes, qui fait participer

chacun à l'effort collectif. Les conséquences dans le management de ces entreprises sont considérables, aux antipodes du modèle économique dominant.

Réveiller la fraternité

On sait bien à quel point ce dernier a développé un style de direction faisant peu cas des personnes, désormais considérées tout au plus acteurs d'un mauvais jeu de rôles : la fonction « directeur » décide un jour de licencier une dizaine de fonctions « employés ». C'est beaucoup plus simple de travailler ainsi ; on se débarrasse des scrupules humains, car « ce sont les lois du marché qui le veulent » ! Et l'économie devient inhumaine. Elle n'est plus faite pour la personne, mais vit pour elle-même. Elle n'est plus au service de l'homme, qui lui est désormais asservi. Elle prend des allures d'ogre qui dévore tout, à commencer par les petits et à poursuivre par les gros, jetés par plus gros qu'eux le jour où ils ne servent plus, où la maladie, la fatigue, le stress font baisser la performance ou rendent inutile.

Les tenants de l'économie de communion ne passent pas leur temps à contester les règles du commerce mondial ; ils ne dressent pas de barricades contre les excès de la mondialisation. Leur contestation est néanmoins bien réelle et terriblement concrète, car elle se frotte quotidiennement aux dures réalités d'une concurrence de plus en plus forte et de moins en moins réglementée. Elle s'élève chaque jour, doucement, au cœur du « système ».

Leurs entreprises - 735 de par le monde aujourd'hui ! - travaillent *dans* et *avec* les acteurs de l'économie dominante, mais en luttant sans compromis contre elle. Contre une course au profit rapide qui mine la pérennité économique et

les conditions de vie des générations futures. Contre l'exigence d'une rentabilité de plus en plus élevée - les fonds de pension exigent 15% aujourd'hui, combien demain ?

On pourrait situer l'économie de communion dans la mouvance altermondialiste, radicalement opposée au système dominant. Il n'est pas sûr que tous ses adhérents s'en réclament. Leur préoccupation est d'abord d'ordre... spirituel. Christoph Hohl est l'un des trois dirigeants de Tergon : « Les premières années, nous avons rencontré des difficultés énormes, et ce n'est pas fini. Mais nous avons aussi vécu des choses extraordinaires qui tiennent du miracle. En Suisse alémanique, nous avons un jour pris contact avec une femme pour la prospection et la vente de nos chaises. Apprenant notre motivation, elle a aussitôt accepté de travailler pour nous. Ou encore, un vendeur d'Allemagne qui ne gagnait guère avec nous au début, nous a néanmoins beaucoup aidé à entrer dans ce marché, car il disait " l'économie a besoin d'entreprises comme la vôtre ". Maintenant il gagne fort bien sa vie avec nos chaises ! »

Christoph poursuit : « Comment expliquer qu'un fournisseur, intéressé à n'honorer que des commandes de 10000 pièces au moins, accepte de répondre à nos petites commandes de 100 ? La seule explication est que nous avons réussi à établir avec lui une telle relation de confiance, d'amitié, qu'il le fait volontiers. Il a trouvé dans notre démarche "quelque chose" qui le touche, qui réveille en lui un peu de la fraternité qui nous anime, de la "culture du don" dont parle Chiara Lubich. »

En lançant l'économie de communion en 1991, Chiara Lubich disait en effet : « A la différence de l'économie de consommation basée sur l'avoir, l'économie de communion est l'économie du

don. » L'idée surgit d'une conviction évangélique nourrie par une vie entière au service d'un christianisme renouvelé, moderne, actuel. Lequel, parce qu'il est basé sur une foi immense en Dieu, fait confiance à l'homme du XXI^e siècle comme le Christ historique l'a fait avec l'humanité de son époque. « Cela peut paraître ardu, difficile, héroïque, poursuivait Chiara Lubich en 1991. Mais non, car l'homme est fait à l'image de Dieu, qui est Amour ; et c'est justement en aimant, en donnant, qu'il se réalise. Cette exigence est inscrite au plus profond de son être, qu'il soit croyant ou non. C'est sur cette constatation, appuyée par notre expérience, que se fonde notre espérance en une diffusion universelle de l'économie de communion. »

Dix ans plus tard, en 2001, au cours d'un colloque sur ce thème qui se tenait à Paris, une représentante de l'Unesco

Montage à l'entreprise Tergon.



disait : « Je vois dans cette aventure une nouvelle forme d'entreprendre, qui introduit le spirituel au cœur de l'économique, qui modifie les rapports entre partenaires et les place sur un même terrain de confiance et de générosité réciproque. »

Et la professeure Manuela Silva, de l'Université de Lisbonne, commentait : « En introduisant dans les jugements, attitudes et comportements, la dimension du don, qui est intrinsèque à tout être humain, quoique très souvent étouffée par l'individualisme régnant, on ouvre des perspectives nouvelles pour encadrer la prise de décision au sein de l'entreprise. Le concept de communion comme axe de structuration de la personne humaine peut apporter une nouvelle clé de lecture des rapports sociaux, et contribuer ainsi à dépasser la conception individualiste qui prédomine aujourd'hui en matière économique. »

L'économie de communion implique une vision anthropologique de l'homme, elle surgit d'une culture que Chiara Lubich définit « du don », elle-même fruit de son expérience. On peut y croire ou le contester. Mais on ne peut pas dénier à Chiara Lubich une extraordinaire réussite. Au cours d'une longue vie basée sur un Evangile radicalement vécu, elle a mis en marche un vaste mouvement - les Focolari - qui concerne aujourd'hui sur la planète, peu ou prou, cinq à six millions de personnes. Celles-ci forment un vivier de talents multiples qui peuvent éclore dans l'économie de communion.

Un témoignage concret

Depuis 1991, cette forme d'économie s'est développée lentement, au prix de mille difficultés d'un environnement hostile, dominé par les puissants, qui ne fait guère de cadeaux aux petits. Les 735 entreprises qui la composent aujourd'hui

d'aujourd'hui sont actives dans les domaines les plus variés. Elles ne dégagent pas des sommes fabuleuses mais aident néanmoins des milliers de démunis. Et participent concrètement à la création d'emplois dans un monde qui a bien besoin de cela aussi. Surtout, elles existent, comme un échantillon d'une mondialisation différente où l'homme est au centre. « C'est aussi une forme d'évangélisation, estime Christoph, le patron de Teragon. Au début, je ne le faisais pas, mais aujourd'hui quand j'engage quelqu'un, je lui dis clairement nos buts ; car cela peut devenir pour lui une motivation, qu'il soit chrétien, croyant ou rien du tout. Et puis, démontrer que de telles entreprises arrivent à "tourner", qu'elles réussissent à faire leur place dans l'économie, c'est aussi un témoignage d'Evangile. Nous montrons ainsi que l'Evangile vécu concrètement par des dirigeants d'entreprises peut agir dans ce monde non pas pour écraser les autres, mais au contraire pour sortir les démunis de la misère. » Centrer l'activité économique sur la personne humaine, créer des richesses dans un but solidaire, en respectant tout être humain quel qu'il soit, y compris les générations futures, préférer le bien commun aux intérêts individuels : l'économie de communion véhicule des valeurs qui... donnent envie d'y travailler.

En proposant une éthique des relations humaines jusque dans les arcanes les plus sombres de l'économie, elle porte en elle l'immense espoir d'un monde vivable. Surtout, elle porte l'Evangile au sein de l'économie, comme une proposition et un défi permanent lancé aux acteurs du monde du travail, patrons ou employés, sincèrement désireux du bien commun.

A. D.

Forum social mondial 2007

L'expérience jésuite

Les représentants de la famille ignatienne se sont retrouvés du 17 au 19 janvier pour un pré-forum. Dans le cadre du séminaire sur *La transformation spirituelle et sociale en Afrique et à Madagascar*, le Père Général a incité les différentes organisations jésuites luttant sur le continent à continuer « à aller de l'avant pour renforcer les liens entre les institutions et les individus engagés dans la transformation de la réalité sociale... et à construire à partir des diverses riches ressources des cultures et des peuples ». On a pu aussi entendre un rappel de ce qui constitue la pédagogie des jésuites, une pédagogie fondée sur la compréhension du contexte : il s'agit d'observer avec attention l'ensemble du monde, de réfléchir, puis d'entreprendre des actions concrètes.

Sur la base de ces éléments, Sœur Ephi-genia Gachiri a décrit, lors d'un atelier de travail, son expérience de lutte contre l'excision (elle évalue à environ 130 millions, le nombre de femmes victimes de cette pratique en Afrique). Elle a commencé par observer la réalité des villages et par parler aux femmes. Une fois parvenue à saisir la situation à travers les yeux des victimes, elle a passé quelques années à étudier l'histoire de cette pratique et ses multiples éléments qui constituent un rite de passage complet pour les femmes. Finalement, elle est passée à l'action. Elle a contesté cette

pratique ouvertement, tout en tentant de recueillir le soutien des hommes et des femmes. « Nous ne devons jamais oublier, a-t-elle déclaré, que la transformation de la société ne signifie pas la destruction de sa culture et de ses traditions. »

David Kaulem, professeur de philosophie et d'éthique à Harare (Zimbabwe), a décrit pour sa part les grandes lignes du paradoxe de la modernité africaine : la prédominance du « politique » sur tous les autres domaines (par exemple l'économie et la religion), ainsi que l'existence d'ambivalences en réaction au passé colonial. « Nous détestons l'idée d'un Etat-nation, construit sur l'objectif colonial d'exploitation à l'extrême des ressources naturelles d'un pays, et pourtant nous défendons l'Etat-nation comme solution à nos problèmes. »

Il a ensuite énuméré six défis pour l'Afrique : la recherche de la vérité, c'est-à-dire la lutte pour nommer et définir ce qui arrive ; la participation des personnes et des organisations sociales à la base, une condition essentielle à la stabilité ; la question de l'augmentation de l'écart entre les pauvres et les riches ; la lutte contre la maladie (malaria, sida) ; l'établissement des droits humains et de la sécurité ; enfin l'égalité des sexes.

Rédaction

(D'autres analyses aux pp. 26-29)

nairobi

Le septième Forum social mondial s'est tenu à Nairobi (Kenya), du 20 au 25 janvier, sur le thème de « Lutttes des peuples, alternatives des peuples ». La famille ignatienne (les jésuites et leurs collaborateurs), qui a déjà participé aux différents Forums sociaux mondiaux, était aussi présente à Nairobi. Ce dernier Forum revêtait du reste une importance particulière pour la Compagnie de Jésus, le développement intégral des peuples d'Afrique constituant l'une de ses priorités apostoliques internationales. Reflets au travers de quelques réactions de ses participants.

L'avenir du Forum

●●● **Valeria Méndez de Vigo**, Madrid

Déléguée au Forum de Nairobi de Entreculturas,
une ONG jésuite espagnole

A l'issue de la septième édition du Forum social mondial (FSM), une question a suscité de nombreux débats : où va le Forum ? quel chemin doit-il emprunter pour rester pertinent ? « Créé en 2000 et fruit de la bataille de Seattle, le FSM s'est transformé en une sorte de Mecque pour tous ceux qui sont à la recherche d'un monde plus juste (la devise du Forum est *Un autre monde est possible*). Il rassemble quantité d'organisations, grandes et petites, internationales et locales, aux idéologies très différentes, des mouvements sociaux, des communautés de base, des syndicats, etc.

Il est indéniable que depuis sa première édition, le Forum a dépassé amplement les attentes quant au nombre de participants et son expansion géographique. Il est également indéniable qu'il a surpassé le Forum économique de Davos qui, aux mêmes dates, réunit les principaux leaders économiques du monde, puisqu'il ne cherche pas à en être la réplique, mais se dote d'un objectif plus large : il prétend considérer les préoccupations, espoirs et alternatives de la société civile.

Il est aussi incontestable que beaucoup des revendications du Forum en sont venues à faire partie d'agendas politiques et qu'il est devenu une référence au niveau mondial. Comme le dit Boaventura de Sousa, directeur du Centre d'études sociales de l'Université de Coimbra : « Les institutions internationales et autres instances de pouvoir ont été

contraintes ces dernières années d'incorporer certaines propositions et revendications faites au FSM. » Toutefois, après quelques éditions, le Forum se trouve dans une mauvaise passe. Comme l'indique Sami Nair, intellectuel égyptien et un des responsables du Forum des Alternatives : « Le FSM a joué un rôle important, mais s'est une formule qui commence à s'user. »

Alors, le Forum doit-il rester (comme l'indique sa charte des principes) un espace démocratique d'idées, d'approfondissement de la réflexion, de formulation de propositions et d'articulation entre organisations de la société civile, sans souscrire des documents, des déclarations conjointes ou se lancer dans des actions collectives ? Doit-il, au contraire, prendre un caractère plus affirmé et entreprendre des actions collectives ?

Ce qui est sûr, c'est que, depuis le tout début ou presque, cette question fait l'objet de débats intenses entre les partisans d'un Forum qui reste un espace de rencontre et d'échange (vu la diversité des organisations qui le constituent) et ceux qui proposent d'aboutir à des propositions uniques, de souscrire des documents conjoints et, à terme, d'entreprendre des actions collectives. Cette problématique resurgit à chaque édition du FSM, avec de plus en plus d'urgence. Et il n'est pas facile d'y répondre.

V. M. de V.

Perspective africaine

nairobi

●●● **Simon Nsielanga s.j.**, Nairobi
Hekima College, Jesuit School of Theology

Cette édition est une des premières tenues sur le sol africain. Elle a rassemblé, selon les organisateurs, près de 60 000 participants venus du monde entier. Parmi eux, les membres des délégations de mouvements sociaux et religieux, les militants des coalitions et des forces progressistes de tous les coins du continent africain. Avec sa verdure étincelante surplombée par un ciel ensoleillé, Uhuru Parc, situé au centre ville, a accueilli la cérémonie d'ouverture et de clôture du Forum. Les activités proprement dites, débats, échanges, réflexions et conférences, se sont tenues sur le site du complexe sportif international Arap Moi, situé dans le quartier de Kasarani.

L'expérience africaine de la pauvreté, due, d'une part, à la colonisation, au capitalisme néo-libéral et à la mondialisation, et, d'autre part, aux facteurs endogènes tels que les guerres, les conflits avec leur lot de conséquences néfastes (réfugiés et déplacés des guerres, etc.) a été au centre des débats.

Au sujet de la paupérisation de l'Afrique, une des participantes, venue de Suède, interviewée par le journal *Terraviva* (25.01.07) a déclaré : « Maintenant je vois réellement les problèmes africains non pas à partir de l'Europe, mais à partir de l'Afrique. Je m'engagerai davantage. » Une autre a renchéri : « Je suis inspirée ; j'ai beaucoup à raconter aux gens restés au pays. » A travers ces deux impressions de jeunes étudiantes

suédoises, on perçoit combien de personnes des pays du Nord ignorent la souffrance des pays africains et des autres peuples des pays pauvres.

Sur les pancartes et banderoles brandies lors des défilés par les militants des droits humains, on pouvait lire des slogans tels que *Respecter les droits humains : un autre monde est possible ; Travailler pour la justice et la paix, promouvoir la solidarité à travers le monde ; Respecter les droits des travailleurs ; Joignez-vous pour stopper la violence contre les femmes et pour contrôler les armes ; Contre le racisme et pour la protection des droits des minorités*. Ces slogans mettent en exergue la souffrance dont les pays pauvres sont victimes, mais aussi la ferme volonté d'y mettre un terme. Ils témoignent du désir de s'attaquer aux malheurs de tant d'êtres humains, qui continuent à croupir dans la misère et la marginalisation, à côté d'une infime minorité d'autres qui nagent dans l'abondance et l'aisance.

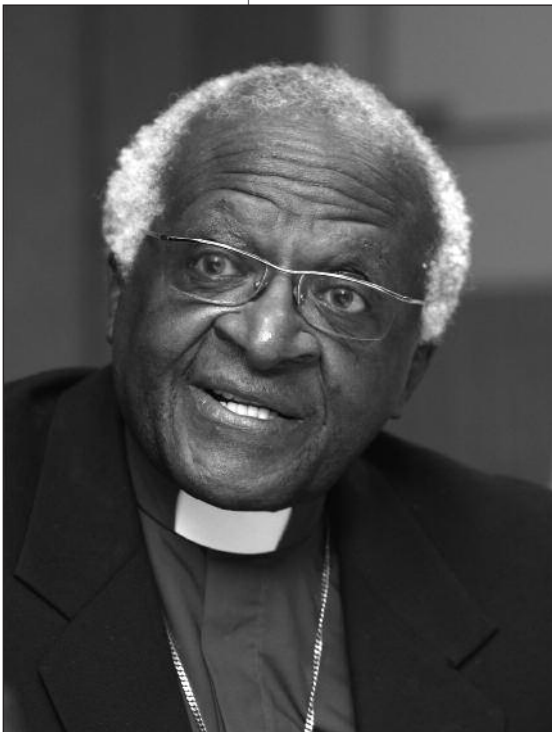
La vision africaine

La perspective africaine du Forum social mondial 2007 s'est vérifiée à travers les échanges articulés autour de la protection de la vie. En Afrique, la vie est sacrée. Selon la culture africaine, celui qui tente de la supprimer est banni de la communauté. D'où la place im-

portante que ce thème a revêtu lors du Forum. Sur une banderole flottante, on pouvait lire : *Notre vie n'est pas un produit à vendre*, slogan signifiant que les guerres et conflits attisés et soutenus par les intérêts mercantilistes des multinationales et autres organisations de la sorte doivent cesser.

Une autre particularité de l'expérience africaine est ressortie lors des échanges sur le thème de la solidarité des pays du Sud. La solidarité est une valeur importante dans la tradition africaine. Les délégués des pays africains ont donc porté leur réflexion sur cette valeur afin de la promouvoir davantage entre pays du Sud. Pour les Africains, la promotion de la solidarité serait un moyen de lutter contre l'expansion de l'individualisme et du capitalisme. Pour les pays du Sud, la solidarité est un impératif. Elle doit être activée afin de dynamiser les ré-

Mgr Desmond Tutu.



seaux d'échanges entre pays du Sud et les pays amis du Nord.

A notre avis, c'est la présence de personnalités africaines invitées au Forum qui a donné à l'événement sa marque africaine. L'ancien président zambien Kenett Kaunda s'est adressé au public lors des cérémonies d'ouverture et de clôture. Il a appelé les Africains à la vertu de l'amour du prochain, vertu qui a été à la base de la lutte contre l'apartheid et le racisme en Afrique du Sud. Mgr Desmond Tutu, un des Prix Nobel de la paix africains, a déclaré que la liberté et la justice ne pourront prévaloir que dans un nouvel ordre mondial qui privilégierait la justice sociale.

Wangari Maathai, Prix Nobel de la paix 2004, a fait remarquer pour sa part que le fait de rencontrer des frères et des sœurs venus des autres continents et de savoir que l'on partage avec eux les mêmes défis redonne du courage. Elle s'en est prise aux gouvernements africains pour leur tendance à trop financer les ministères de la Défense aux dépens des secteurs tels que la santé et l'éducation. Elle a plaidé pour une forte société civile : sans une telle structure sociale, l'Afrique ne pourra pas résoudre ses problèmes de santé et de mortalité, de pauvreté et d'ignorance.

Les artistes africains, notamment les musiciens, ont aussi apporté leur contribution au Forum. A travers leur musique, ils ont appelé à lutter contre la corruption, le racisme, le manque d'emplois, le pillage des ressources minières et des réserves naturelles africaines.

Manque de mobilisation

Quelle évaluation faire au terme du Forum de Nairobi ? Pour certains, il est trop tôt pour se prononcer. Pour d'autres, il ne faut pas hésiter à s'exprimer, le Fo-

rum étant perçu comme un échec parce qu'il n'a pas réussi à mobiliser autant de monde que les éditions de Pôrto Alegre, de Mumbay, de Bamako, de Caracas et de Karachi. La participation en effet a été faible à Nairobi : 60 000 personnes seulement y ont pris part, ce qui est insignifiant par rapport aux 150 000 estimés par les organisateurs au départ. Cette édition a notamment démontré des failles en ce qui concerne la participation des Africains : la capacité de mobilisation dans les pays d'Afrique a été déficiente.

Cette faible participation s'expliquerait par le fait que les organisateurs ont fixé le montant d'enregistrement des Africains à 7\$, soit 504 kenyans shillings. Pourquoi demander autant aux pauvres des bidonvilles de Nairobi, qui vivent avec moins de 1\$ par jour ? Pour manifester leur mécontentement, certains activistes kenyans ont tenu, en parallèle au Forum social de Nairobi, un autre forum sur le site des jardins de Jeevanjee.

D'autres observateurs, par contre, posent un regard positif sur le Forum. Pour eux, malgré l'insuffisance du nombre des participants, le Forum n'a pas été un échec car il n'est pas prioritairement une affaire de nombre. L'importance de l'événement dépend de la qualité des échanges. Et à ce niveau, les échanges et les débats ont été riches. Ils ont permis aux pays pauvres et marginalisés de la planète de s'exprimer et de plaider pour un monde juste, solidaire et équitable. Le Forum social mondial de Nairobi a été un moment propice pendant lequel les participants ont été invités à se rassembler et à échanger leurs expériences, pour créer des réseaux et élaborer des stratégies afin d'inverser l'équilibre des forces sociales.

Autre objectif, prolonger l'énergie de transformation sociale des mouvements sociaux africains, en solidarité avec les

acteurs sociaux du monde entier. Ce message est certes noble, mais a-t-il été bien répercuté et bien entendu ?

Certes, les révolutions dans l'Histoire ont été inspirées par les idées d'hommes et de femmes dynamiques qui désiraient un changement ; il n'en demeure pas moins que les révolutionnaires ont eu besoin de bien coordonner leurs activités. Pour que le Forum réalise ce beau rêve de transformation des structures sociales injustes dans le monde, il faudrait qu'il arrive à l'avenir à mieux organiser la coordination de ses activités. Pour éveiller les consciences, pour convaincre les gens de la noble lutte que le Forum social mondial a entamée depuis Pôrto Alegre, au Brésil, il faudrait une forte capacité de mobilisation.

Par ailleurs, il ne faudrait pas que le Forum se mue en une grande foire commerciale où se signent des contrats... Il doit demeurer un lieu de rencontre, de conscientisation à propos de l'avenir des pays pauvres ; un lieu où l'on réfléchit sur les stratégies susceptibles de mettre fin à la dynamique actuelle de l'économie mondiale, qui ne fait qu'appauvrir certains pays et enrichir d'autres.

S. N.

Votre avis nous intéresse !

Vous pouvez nous adresser vos remarques et vos opinions. Dans la mesure du possible, nous les publierons volontiers dans la rubrique *Libres propos*.

Ministère de la Réconciliation

Du 21 au 24 novembre 2006 s'est tenu à Lourdes un colloque sur le sacrement de la Réconciliation. Il a été demandé aux participants d'apporter des expériences concrètes. Je me suis fait l'écho de l'une ou l'autre de celles que j'accepte de partager avec vous.

Alors que j'étais curé de la paroisse Notre-Dame de Genève, j'ai vécu des moments très forts et spirituellement très enrichissants. Je pense surtout à des rencontres au confessionnal où, après des heures à entendre toujours les mêmes peccadilles, tout à coup quelqu'un vient avec un vrai problème, qui a besoin qu'on lui consacre du temps et pour lequel on sent que le mot « absolution » revêt tout son sens. Tant pis alors pour les « pénitents ordinaires » qui trépignent d'impatience... Après une telle rencontre, notre cœur de prêtre est regonflé à bloc. La grâce du sacrement a fait tout autant d'effet dans le ministre que dans la personne qui est venue chercher la paix.

Au cours de 46 ans de ministère sacerdotal, je crois pouvoir dire que jamais je n'ai refusé une absolution. Il m'est arrivé de la donner sous condition, mais jamais de la refuser. Or dans la basilique Notre-Dame, si fréquentée, il nous arrivait parfois de faire appel à des confrères « du dehors » pour la prédication. Une certaine année, un 2^e dimanche de Pâques, dimanche de l'apparition du Ressuscité à Thomas, ce « prédicateur étranger », au lieu de parler de la Résurrection, le mystère central de notre foi, s'est étendu en long et en large sur l'histoire d'une certaine sœur Faustine, une religieuse polonaise qui a réussi à obtenir de son pape que soit instauré un dimanche de la « divine miséricorde ». Et dans son homélie, il a laissé miroiter à l'esprit de ses auditeurs que, ce jour-là, les prêtres avaient des pouvoirs spé-

ciaux. Sans aucun mandat de notre part, il a squatté le confessionnal toute la journée. Tous ceux qui avaient des gros problèmes ont voulu profiter de ses « pouvoirs spéciaux ». Je ne vous dis pas combien sont ressortis du confessionnal en pleurant, parce qu'il leur avait refusé l'absolution. Drôle de divine miséricorde ! Lui n'était que de passage... Et c'est nous qui avons ensuite ramassé les débris et essayé de recoller les pots cassés.

De même, dans des hauts lieux spirituels comme Lourdes, nous recommandons aux pèlerins de se confesser de préférence à un prêtre de leur pèlerinage ou à un chapelain permanent des sanctuaires, plutôt qu'à un de ces confesseurs occasionnels qui, pour une grande part, sont recrutés dans des pays à « catholicisme pur et dur » et qui n'ont pas toujours la sensibilité de nos régions plus sécularisées. Combien de fois avons-nous dû, dans nos pèlerinages, reprendre, en nous basant sur l'Évangile, ce que des confesseurs ont brisé en n'ayant que le Droit Canon pour unique référence.

Ayant fait partie pendant plusieurs années de l'équipe animatrice du pèlerinage diocésain à Einsiedeln, j'y ai vécu une expérience intéressante qui révèle le bon sens du peuple de Dieu. Pendant 2 ou 3 ans de suite, nous avions programmé au cours du pèlerinage une célébration pénitentielle avec absolution communautaire, tout en invitant les personnes qui en sentaient le besoin, à rencontrer un prêtre personnellement. Et voici qu'une certaine année, une espèce de blanc-bec en col romain s'insurge contre cette pratique, menaçant notre évêque de toutes les foudres de la curie romaine. Si bien que, l'année suivante, nous avons dû faire marche arrière. La longue célébration pénitentielle n'a été en réalité qu'une préparation à la confession individuelle.

Et c'est là que ça devient intéressant. Les fidèles ne sont pas dupes ! La plupart des personnes qui se sont présentées au confessionnal n'ont pas jugé nécessaire

de se livrer à une accusation détaillée. Cela se résumait à « Mon père, je viens simplement vous demander une absolution » ou « Veuillez, s'il vous plaît, me donner cette absolution qu'on ne nous a pas accordée tout à l'heure ». D'autres ont quitté l'église ou se sont rendus à la chapelle de l'adoration, ne jugeant même pas nécessaire de passer par le confessionnal. « Après la longue célébration pénitentielle qu'on a vécue, je me sens absous, même si ni l'évêque ni aucun prêtre n'a jugé bon de prononcer la parole rituelle. » Ça, c'est le bon sens du peuple de Dieu. C'est de ça que nos évêques devraient tenir compte et laisser braire les redresseurs de torts, ensoutanés ou non.

De par mon ministère catéchétique, avec les parents préparant leur enfant au sacrement de la Réconciliation, j'ai eu l'occasion de réfléchir, d'expliquer et de dialoguer longuement sur l'Évangile où le Christ lui-même exerce ce ministère de la miséricorde, avant d'en confier la responsabilité à ses Apôtres. On s'est plus d'une fois achoppé sur le texte de Jean 20,23 : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leurs seront remis ; ceux à qui vous ne les remettrez pas, ils ne seront pas remis. » Serait-ce une invitation à l'arbitraire ? Comme si Dieu ratifiait toutes les extravagances des ministres de son Église ? Bien sûr que non ! Au contraire, cette insistance toute hébraïque d'une affirmation, suivie de la négation de son contraire, est une énorme responsabilisation, à comprendre ainsi : « Je vous en rends responsables que le pardon de Dieu soit proclamé à toute personne humaine ! Tellement responsables que, si vous ne le faites pas, c'est vous qui devrez répondre devant Dieu du fait que telle ou telle personne n'a pas reçu la parole de ce pardon que, pourtant, Dieu veut lui accorder. » Une telle exégèse est bien plus proche de l'esprit de l'Évangile que celle qui ouvre les portes à l'arbitraire. Alors cessons de parler en termes de « pouvoir ». Nous n'avons aucun pouvoir. Jésus-Christ est le seul à

qui a été donné tout pouvoir au ciel et sur la terre. Nous ne sommes que « serviteurs » : serviteur de son pardon qui doit être proclamé à toute l'humanité par notre ministère (mot qui, rappelons-le, signifie service).

Et s'il faut livrer des expériences personnelles, je me souviens d'une de mes propres démarches pénitentielles où, en guise d'absolution, le prêtre n'a utilisé que la formule du début de la messe : « Que Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde... ». Je me suis senti frustré. Pour me consoler, j'ai pensé : « Ecclesia supplet ». Pourtant, dans le sacrement de la Réconciliation, le prêtre exerce une responsabilité autrement plus engageante qu'il tient du Christ et qui lui a été transmise par succession apostolique, depuis les Apôtres, à travers deux mille ans de la vie de l'Église. Lorsqu'un prêtre nous donne l'absolution sacramentelle, ce n'est pas un simple souhait. Non, il engage toute l'autorité qui lui vient du Christ. Elle est bouleversante, cette formule de l'absolution sacramentelle : « Moi (moi pécheur comme vous, peut-être encore plus grand pécheur que vous, mais appelé à ce service par l'Église), au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (c'est-à-dire au nom de ce Dieu qui donne la preuve suprême de sa puissance lorsqu'il patiente et fait miséricorde), je vous pardonne tous vos péchés. » Ça, c'est absolument inouï ! Aucun psy ne peut nous le dire ! Dieu seul peut pardonner les péchés, parce que, par le péché, c'est lui qui est offensé. Et il demande à de pauvres hommes de lui rendre ce service, de nous dire de sa part que nous sommes pardonnés.

Xavier Lingg
Prêtre, Genève

Parole sans paroles

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**,
Fribourg

Le grand silence,
de Philip Gröning

Le documentaire du réalisateur allemand Philip Gröning sur la Grande Chartreuse dure 2 h 42. Pratiquement sans dialogues et appelé sobrement *Le grand silence*, il connaît un succès réel. Il n'y a pas trop à s'en étonner. La vie monastique cloîtrée attire, parfois non sans quelque ambiguïté, et intrigue, surtout si son accès en est totalement interdit comme c'est le cas pour les chartreuses, qui entendent faire respecter leur clôture et leur solitude, qui d'ailleurs ne se prête guère au spectacle.

C'est bien le paradoxe de ce film car, à la chartreuse, en dehors de l'austère splendeur de la nature en ses diverses

saisons, il n'y a pratiquement rien à voir ni à entendre dans ce genre de vie retirée et toute consacrée à Dieu : pas de cérémonies grandioses, pas d'actions étonnantes. Tout est dans le dépouillement ; tout est dans le dialogue intérieur et personnel avec la Parole, même s'il est vécu en commun et en Eglise.

Il fallait beaucoup d'audace et d'humilité, tant du côté des moines que du cinéaste, pour laisser se faire ou entreprendre une telle œuvre visuelle, sans trahir la vérité de cette vocation vécue en ce lieu depuis presque un millénaire.

Il a fallu à Philip Gröning de la ténacité : il a attendu presque vingt ans la permission de tourner son film à l'intérieur du monastère. Il lui a fallu de la patience, puisqu'il a dû vivre six mois en clôture ; de la docilité, pour accepter les conditions mises à son entreprise : pas de commentaire, pas de lumière artificielle, pas d'équipe technique. Il lui a fallu enfin de l'imagination, proprement cinématographique, qui l'a amené à choisir une durée inhabituelle, ne convenant d'habitude qu'aux films d'action, et à pratiquer un montage adéquat à l'esprit du lieu. C'était le seul choix possible, qui constituait un défi autant pour lui que pour les spectateurs auxquels il a ainsi pu proposer une sorte d'aventure spirituelle.

Contraint d'adopter l'esthétique réaliste d'un Bresson, qui refuse le redoublement de l'image et de la parole, l'auteur de ce documentaire a banni presque toute subjectivité, ce qui peut bien convenir à un mode d'être antérieur à la suprématie

« *Le grand silence* »



moderne du moi qui parle et se met en scène. Il fallait être convaincu que la caméra, si elle est guidée par un regard bienveillant et chaste, saurait montrer que l'absence de paroles n'empêche nullement la sensibilité de s'exprimer dans la retenue et la discrétion. On comprend mieux comment l'art cinématographique consiste à regarder et à faire entendre, sans surcharger, sans expliquer, sans dupliquer, et comment en cela il peut se rencontrer avec l'essence de la liturgie. On pourra dire que rien ne nous est suggéré des difficultés de la vie monastique, de ses échecs, de ses épreuves, mais en quoi cela nous regarde-t-il ? Le propos est autre car nous sommes invités, nous aussi, à une contemplation.

Authenticité

Ce film sans paroles n'est pas sans bruits : ils sont incessants et vivants, au sens où ils disent la vie elle-même. La cloche en donne le rythme et la corde qui la met en œuvre est souvent au centre de l'écran, en attente ou en action. Mais il y a aussi les bruits familiers de l'exploitation agricole ; des repas distribués tout au long du cloître pendant la semaine ; des pas qui se rendent au réfectoire, à l'église, au chapitre ; du maniement des stalles ; des tondeuses sur les crânes jeunes ou vieux.

Il y aura des paroles également, mais sacrées ou sacralisées pour faire percevoir la Parole qui s'y cache : celles de l'office divin, des Psaumes en particulier ; celles du rituel du premier engagement et de la bénédiction de la cellule auxquels nous avons le privilège d'assister ; celles de la lecture au réfectoire, qui, très pédagogiquement, nous expliquera que les chartreux ont droit à une promenade une fois par semaine, ce « spaciement » qu'ils accomplissent d'un

bon pas, avec glissades dans la neige en hiver, ici appréciées de loin, ou échanges plein d'humour, dans un cercle autour du prieur, quand tape le soleil.

Les paroles graves et simples que prononce à la fin le père aveugle, qu'on pourra trouver d'une théologie trop peu élaborée, n'en sont pas moins marquées par l'authenticité d'une vie entière.

Vieux moines aguerris et jeunes novices, de diverses nationalités et races, usages anciens et techniques modernes, solitude et communion, tradition et actualité conjuguent le mystère paradoxal de la catholicité. L'irruption de la caméra a été acceptée comme témoignage d'Eglise, au risque que, dans sa nudité, sa pauvreté et sa banalité, la vie monastique ne soit, comme il arrive, incomprise et méprisée.

Dans sa remarquable discrétion, le film ne s'est pourtant pas interdit certaines audaces, qui en font aussi le prix. Il y a d'abord ces plans moyens qui cadrent les membres de la communauté, par série de trois. Les regards sont droits et, si on est un peu gêné pour eux de les voir soumis à cette épreuve, c'est probablement à tort, car on sent à quel point tout narcissisme en est exclu. Au point culminant du film peut-être, on assiste à la lente onction d'un vieux père, dont le corps est usé, marqué par l'âge et les infirmités et qui se laisse masser et soigner avec une infinie patience par l'infinie douceur de l'infirmier. Nous savons alors que nous sommes dans la vérité des choses.

Le film s'achève sur le regard de ce très vieux chartreux qui contemple déjà un autre monde.

G.-Th. B.

cinéma

« *Le cinéma sonore a inventé le silence* »

Robert Bresson

Le poète et le théologien

Claudiel et le cardinal Journet

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Michel Cagin,
*Paul Claudel - Charles
Journet. Entre poésie
et théologie, textes et
correspondance*,
Ad Solem, Genève
2006, 244 p.

La correspondance entre Paul Claudel et le cardinal Journet est un dialogue entre le poète-dramaturge-ambassadeur et le prêtre-philosophe-théologien thomiste. Le piquant de la chose, c'est que le poète chez Claudel se double d'un théologien, thomiste de surcroît, du moins implicitement, et que ce poète est moins un homme de bureau et de cabinet qu'un voyageur, un homme d'action et de conquête, pour ne pas dire un conquérant, qui se souvient d'avoir eu Rimbaud pour Grand Meaulnes.

Or la tentation est grande chez l'intellectuel, le professeur de philosophie ou de théologie, de faire des trois personnes de la Sainte-Trinité des professeurs de philosophie ou de théologie à son image (analogie de l'être oblige), au risque d'identifier le Dieu d'Abraham à celui des philosophes et de ramener Dieu à une simple idée, erreur contre laquelle Pascal n'a cessé de nous mettre en garde et dans laquelle Claudel n'eut garde de tomber, lui le poète de la chair et du sang.

Pourtant, quand il parle de la société, il a parfois tendance à lui donner tout pouvoir et toute priorité sur l'individu, ce qui fait parfois grincer des dents le bon cardinal, plus ouvert aux préoccupations sociales, sinon politiques, que son interlocuteur.

Claudiel reste, de bout en bout de sa carrière, fidèle à son ascendance de bourgeois né de bourgeois, né de paysan de la Champagne pouilleuse. On est même étonné dans *L'Otage* de le voir condamner avec autant de force moyenâgeuse les temps modernes et l'œuvre de la Révolution, qu'il identifie ni plus ni moins à un retour au paganisme. Bref, un parfait Turelure qui pense qu'on peut, ici-bas, bien remplir son bas de laine et gagner le ciel, être un bon catholique et un bon poète, servir le bon Dieu, Mammon, la France, l'Eglise, la République et la Poésie, et faire son salut. Et ma foi, il est tout aussi difficile de lui donner tort que raison. Qu'est-ce qui attachait tant ce catholique à la vie dans le siècle ? (Il ne semble pas avoir été jamais tenté par la vie monastique.) Sans doute le sang bourgeois des Turelure.

Claudiel joue à pleins poumons de tous les claviers des grandes orgues du catholicisme. Son œuvre à elle seule est une cathédrale, semblable à celle du Catalan Gaudi, même si Claudiel appartient plus à la Renaissance, au siècle des Colomb et des Rubens qu'au Moyen-Age. Pas une seconde il ne semble avoir vu dans la Renaissance un néo-paganisme. Il y voyait avant tout le siècle de la Contre-Réforme et de l'expansion missionnaire. La catholicité, qui était montée jusqu'au ciel au Moyen-Age, s'éten-

daît maintenant jusqu'aux confins de l'univers. C'est dans ce monde-là que Claudel respirait le mieux ; c'est là qu'il a d'ailleurs situé son chef-d'œuvre : *Le Soulier de Satin*.

Un théâtre catholique

Claudiel - sinon lui-même, du moins son œuvre - pose la question de l'art catholique. Peut-il exister un art catholique ? Une littérature catholique qui ne soit pas simplement l'illustration hagiographique et iconographique d'une cathédrale ou l'enluminure d'un missel comme le Moyen-Age l'avait conçue ? Et cet art chrétien, tiendrait-il du profane ou du sacré ?

On retrouve là l'homme de la Contre-Réforme, époque où tant chez les protestants que chez les catholiques, le laïc entre en scène et pénètre parfois jusque dans le sanctuaire. Et Claudel assume à fond son rôle de laïc catholique.

Platon avait chassé les poètes de sa *République* et les Pères de l'Eglise lui avaient emboîté le pas. Leur objection était la suivante : le théâtre est la représentation des passions humaines dont le philosophe cherche à purger l'homme et que le chrétien cherche à dominer et à vaincre, auxquelles il doit renoncer pour accéder à la vie heureuse, sainte et parfaite que le Christ est venu enseigner. Or Claudel prétend écrire un théâtre catholique, qui n'est pas un théâtre liturgique ou de pure édification. Où se range le christianisme ? Du côté des philosophes et du général ou du côté du drame et du particulier ?

On pourrait fort bien répondre au poète catholique : quand on a la liturgie et la théologie, pourquoi vouloir en plus le théâtre et la poésie ? Qu'apportent-ils de plus pour la sanctification de l'âme ? Et s'ils n'apportent rien de ce côté-là, vous

les ravalez au simple rang de divertissement inoffensif. Prétendez-vous évangéliser par le théâtre les passions humaines, ces fauves ? Peut-on se rendre à l'église le matin et le soir au théâtre ? N'est-ce pas se moquer du monde (et de Dieu), et rester éternellement païen sous l'habit du chrétien ? Pour le coup allez voir *Tartuffe* et vous verrez votre portrait.

Si Claudel a combattu de toutes ses forces l'idée janséniste selon laquelle la littérature ou l'art est le mal, il n'est pas forcément très tendre pour les jeunes poètes catholiques de son temps, les P.J. Jouve, les Pierre Emmanuel, les La Tour du Pin. Il faut lire comment il les astique : « Ecrire à Pierre Emmanuel ! Je ne me sens pas capable de pousser la charité aussi loin, et d'ailleurs je connais assez les hommes de lettres pour savoir que cela ne servirait à rien. Autrefois, en France, les choses étaient tranchées, il y avait d'un côté les croyants et de l'autre les incroyants. Maintenant tous ces hideux hommes de lettres se sont aperçus du parti qu'ils pourraient tirer du répertoire chrétien, et ils mêlent cela à celui des passions de leur orgueil et de leur fantaisie déréglée ! »

Tiens, tiens, voici ces passions qui réapparaissent et qui sous le couvert de l'art et de la religion cherchent à se faire entendre. Mais Claudel nous avertit. Ces passions-là sont déréglées. Donc mauvaises. Et Claudel aime les choses tranchées. L'intolérance chez lui est une vertu, presque théologique, et qui s'exerce à bon droit envers des gens qu'il juge aussi mauvais poètes que douteux catholiques.

Mais poursuivons cette intéressante démolition du pauvre Pierre Emmanuel, devenu plus tard académicien, etc. « Cela (ce dérèglement) fait un margouillis ignoble qui me cause une indicible horreur ! L'âme, l'intelligence, le langage lui-même,

tout est faux, forcé, perversi - une violence continue de maniaque ! Cela ne m'étonne pas que ce malheureux ait subi l'influence de Jouve et des protestants. Je sentais en lui ces présences méphitiques... Quoi de plus affreux que les blasphèmes adressés à la personne sacrée de N.S., et quoi de plus inattendu dans une revue religieuse que les éloges sans aucune réserve adressés à l'œuvre de ce blasphémateur public et en quelque sorte professionnel ? »

Ailleurs, toujours sur Pierre Emmanuel : « Est-ce que l'idée "Que Dieu lui-même / s'évanouira dans l'infinie dilection / le chant de la douleur parfaite..." - je passe sur l'horrible et scandaleux bafouillage -, est-ce que cette idée vous paraît à sa place dans une revue chrétienne comme la vôtre ? (...) C'est la mode à présent de mêler la foi à toutes les inspirations d'une chair malade et d'un esprit en délire. Toute la "poésie nouvelle" est remplie de ces horreurs où les naïfs et les jeunes gens se laissent attraper. »

Claudiel vise sans doute l'influence des surréalistes sur ces pauvres jeunes poètes en mal de religion et qui ont aussi peut-être un peu trop regardé du côté de Rilke, lequel devait soulever la bile de Claudel, qui n'est pas très tendre non plus pour les tentatives de Maritain d'ouvrir la foi aux surréalistes ou d'ouvrir les surréalistes à la foi.

Journet, le modérateur

Le bon abbé Journet - qui n'était pas encore cardinal - tente de modérer les emportements de son interlocuteur et de couper d'un peu d'eau plate le vin de messe âpre du poète, qui parle à la première personne sans ménager qui-conque, avec le moins possible de respect humain que peut souffrir la charité chrétienne...

Le très docte cardinal Journet renvoie la balle au toujours piaffant et intolérant poète, en témoignant par exemple de son intérêt pour les âmes naufragées de Jouve et consorts. « Pour Jouve, il m'a envoyé son *Porche à la nuit des saints*, mais j'ai trouvé tant de souffrances, je reprends votre mot, "de dégoût", à travers certaines pages, que je n'ai pu lui répondre, même pour le remercier. Retrouver saint Jean de la Croix pareillement défiguré, utilisé par le sexe, m'a blessé. Je sais qu'il n'a pas été content de ma réaction, mais s'il y avait en lui un cri, un vrai désir de délivrance sous toutes ces choses affreuses, il me semble que je l'aurais reconnu. »

Malgré sa charité chrétienne, le cardinal n'est pas convaincu par le bien-fondé de la poésie ou du catholicisme de Jouve, et son interlocuteur encore moins, qui lui est carrément prêt à envoyer à la géhenne cette âme perdue qui n'est même pas le pauvre pécheur repentant qu'était un Verlaine. Toutes ces « choses affreuses », c'est bien sûr l'irruption freudienne du sexe dans la religion et l'érotisation du monde en général. Que diraient aujourd'hui nos deux apôtres ? Trouveraient-ils encore des mots pour exprimer leur indignation ?

Journet continue : « Pour Pierre Emmanuel, vous avez deviné ce qui m'attache à lui : il y a une âme à guérir. Jouve lui a certainement fait du mal ; et par-dessus le marché, il a dû rencontrer ces abominables doctrines luthériennes d'après lesquelles le Christ s'est vraiment fait pour nous "pécheur et adultère", participant à nos souillures. C'est de cet abîme que je désirerais tant le tirer... » Il est à craindre que l'évolution de ces deux poètes incriminés, Jouve et Emmanuel, n'ait confirmé les pires appréhensions que nourrissaient à leur égard leurs aînés.

Ailleurs Journet relève un point de théologie sur lequel Claudel ne lui semblait pas très clair : « Le Christ, écrit-il, est chef des hommes et des anges. Mais il n'est Rédempteur que des hommes. Il est davantage chef des hommes que des anges, dit saint Thomas ; parce que sa nature est notre nature humaine ; parce qu'il s'est incarné pour délivrer l'homme du péché. Les anges ont reçu de Dieu directement la grâce, qui n'était pas celle du Christ. C'est pourquoi celui-ci est leur roi sans les avoir rachetés. » Plus loin, il reprend Claudel sur la théologie de l'Immaculée Conception. « La raison de l'Immaculée Conception doit être cherchée dans la Croix rédemptrice, donc *en avant* de la Vierge et non *en arrière* dans sa génération. En vertu de ses parents et de ses ancêtres, elle portait, non le droit à l'Immaculée Conception, mais le *debitum peccati* (la dette du péché). C'est en vertu de la rédemption, d'une anticipation de la Croix qu'elle a été préservée d'une faute qu'elle devait encourir en raison de sa génération. C'est uniquement au sang du Christ qu'elle doit sa pureté. »

Et encore ceci, qui est très éclairant en notre temps de ténèbres. « Pour ce qui est de transférer en Dieu l'équivalent de la sexualité, cela aussi est une erreur de l'imagination, qui a été florissante chez les gnostiques. On peut dire qu'il y a en Dieu la force d'un père et la douceur d'une mère, mais évidemment ce qui tient au corps et à la sexualité ne franchit pas la barrière du monde de l'esprit. Si l'Écriture, après avoir dit : "A l'image de Dieu, il le créa", ajoute : "Homme et femme il les créa", ce n'est pas pour inviter à découvrir l'image de Dieu dans la distinction des sexes, mais parce que l'image de Dieu est commune à l'un et à l'autre sexe, puisqu'elle se réalise au niveau de l'âme spirituelle dans laquelle

il n'y a pas de distinction des sexes. Tout le reste est gnose. On la voit revenir chez Soloviev. »

Un chien de berger

Claudel avait beaucoup d'adversaires et d'ennemis : les athées, les libres-penseurs, les néo-royalistes, les protestants, bref tout ce qui n'était pas strictement et dogmatiquement catholique ou qui n'était pas aisément convertible, comme les indigènes des colonies, par exemple. Vis-à-vis du reste, de ce qui ne constitue pas l'élite pervertie des gens de lettres et de ces artistes que Platon, dans sa philosophique sagesse, n'avait au fond peut-être pas si tort que ça de chasser de sa bergerie, Claudel remplit parfaitement son rôle de chien de berger qui ramène au bercail à coups de crocs dans le gras du mollet les brebis qui ont tendance à s'égarer, chassant par la même occasion les galeuses qui pourraient contaminer le troupeau, et les loups qui le menacent. Mais les brebis regimbent en disant : « Nous ne sommes pas des moutons, nous ne suivrons pas aveuglément ce cabot, nous ne voulons pas aller à l'abattoir mais dans les verts pâturages. » Et le chien de berger d'aboyer de plus belle et de montrer les crocs.

Quel plaisir, quel régal que d'entendre ce rhinocéros biblique ruminer et fulminer ses mépris, ses haines, ses dégoûts, ses anathèmes, imperméable à tout frisson et à toute dépression romantiques et existentiels, anti-moderne à mort, et qui joue si bien de toutes les couleurs et combinaisons du grand orchestre catholique, comme Bossuet avant lui ou comme Chesterton, son contemporain de l'autre côté du Channel.

G. J.

Sadhana

Anand Nayak,
Le Faiseur de feu.
La vie et les enseignements spirituels d'Anthony de Mello,
 Editions Sully, Vannes
 2006, 264 p.

Les enseignements d'Anthony de Mello (1931-1987), jésuite indien, sont connus dans le monde entier. D'abord dispensés auprès de ses frères jésuites en Inde, ils sont devenus, pour beaucoup d'hommes et de femmes, une source spirituelle fondée sur l'éveil de la conscience, la recherche de la liberté intérieure et l'ouverture du cœur. Certains qui en ont bénéficié retransmettent son enseignement. Anand Nayak, aujourd'hui professeur de missiologie et de science des religions à l'Université de Fribourg (Suisse), est de ceux-là et l'autrice de ces lignes en a largement profité.

Aussi quelle n'a pas été la stupéfaction de tous lorsque le Vatican, un an après la mort du Père de Mello, c'est-à-dire en 1998, a désavoué ce maître spirituel dans une *Notification* accompagnée d'une *Note illustrative*, signées par le cardinal Ratzinger. Cela a été une incompréhension totale dans l'Eglise de l'Inde, déjà éprouvée par l'atmosphère de suspicion et de méfiance envers la théologie et la spiritualité asiatiques.

Les critiques s'appuyaient principalement sur deux textes, faussement attribués au Père de Mello, *La Iluminación* et *Walking on Water*. De plus les phrases étaient sorties de leur contexte, donc faussement interprétées. On ne connaît pas les détracteurs à l'origine de cette mise en garde. Des méditants raboués lors d'expériences émotionnelles fortes ? Des réfractaires aux influences hindo-bouddhistes ? Des confrères irrités par son humour et ses rires tonitruants ou excédés par les si nombreuses histoires

qu'il racontait à tout bout de champ, comme autant de paraboles ?

Anand Nayak récuse une à une les accusations et la mise en garde du document romain sur le danger que représenterait aujourd'hui certains écrits du Père de Mello. Cet éveilleur spirituel, ce thérapeute ne se voulait pas professeur de théologie. Il s'adressait à des religieux et il n'a jamais été question de remettre en cause les fondements de la foi ou de son Eglise.

Après sa formation chez les jésuites et ses recherches en psychologie aux Etats-Unis, Anthony de Mello développa ses propres méthodes pour amener la guérison dans la vie. Lui-même était en perpétuelle interrogation, changement et mouvement. Aussi n'aimait-il pas écrire. Malgré tout *Sadhana - Un chemin vers Dieu*, son premier livre, paraîtra en 1978 ; d'autres suivront, *Quand la conscience s'éveille* et les recueils de ses multiples paraboles illustrant la vie spirituelle. Certains ouvrages, qu'il n'a pas relus, ont été écrits à partir de ses conférences.

Anand Nayak esquisse sa spiritualité en quatre étapes : le bonheur est le but de la vie, alors que pour beaucoup la vie n'est qu'une expérience de la souffrance ; la cause de la souffrance est l'attachement : c'est-à-dire le fait de poser des conditions préalables à l'obtention du bonheur ; il y a un chemin pour sortir de la souffrance : c'est le *détachement* par la prise de conscience et le discernement ; le bonheur est la liberté. Tout un processus d'éveil à ses profondeurs !

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Essais bibliques

François Vouga***Évangile et vie quotidienne***

Labor et Fides, Genève 2006, 290 p.

Vouga nous a déjà habitués à cette forme de théologie qui n'abandonne en rien son exigence en se rendant plus accessible à son auditoire. L'auteur part du postulat que l'Évangile est pertinent dans les débats de société et organise son ouvrage comme une conversation sur « les questions simples que chacun se pose quotidiennement ». *Évangile et vie quotidienne* se veut ainsi une conversation avec le monde, selon ses principes et méthodes habituels et sa spécificité quand il s'agit de foi et de spiritualité. Ainsi tout le livre est construit autour de questions qui pourraient être celles d'un intelligent Café du Commerce théologique.

La première partie, consacrée aux grandes questions de société, aborde les thèmes de la religion, du travail, de l'argent, des sciences et du culte ; la deuxième plonge dans la sphère de la vie privée : la maison, les amis, les enfants (il y a cette heureuse proposition : « accueillir un enfant, c'est accueillir le Père »), la maladie et le péché, naissance, vie et mort ; et la troisième, enfin, invite à converser avec notre histoire personnelle : âme, rêves et imagination, rire et humour, pardon ou gratuité. Chaque sujet de conversation prend à témoin tel texte biblique, qui devient, ainsi, partenaire du débat.

Notons, à propos de la prière, ce que l'auteur propose comme une forme moderne de la double prédestination calvinienne, comprise cette fois de manière positive : « L'objet (les prières dans les Évangiles et les épîtres) est toutefois, précisément, que Dieu fasse don de la foi, de l'amour et de l'espérance qu'il a déjà accordés, et qu'il ouvre ceux qui attendent son aide à saisir l'abondance de ce qu'ils reçoivent de lui. » On est loin des sommes théologiques et autres dogmatiques, mais, pour ce qui concerne cet ouvrage, personne ne s'en plaindra.

Daniel Neeser

Hans-Josef Klauck***Judas un disciple de Jésus****Exégèse et répercussions historiques*

Cerf, Paris 2006, 206 p.

Judas, une figure tragique très présente dans l'imaginaire chrétien et dans l'art - ah ! l'admirable baiser de Judas de Giotto à la Chapelle des Scroveni à Padoue -, sans oublier sa présence, plus prosaïque, dans notre langage, où il est réduit à une petite ouverture pratiquée dans un plancher ou une porte pour voir sans éveiller l'attention ! Quels parents chrétiens donneraient-ils le nom de Judas à leur fils ?

On saura gré aux éditions du Cerf d'offrir au public cultivé francophone l'excellente étude, parue d'abord en allemand en 1987, de l'exégète germanique Hans-Josef Klauck, actuellement professeur à Chicago. La version française (bien traduite) comporte en plus de l'original, un chapitre sur *L'Évangile de Judas*, l'apocryphe gnostique devenu célèbre au printemps 2006.

Un théologien luthérien allemand pouvait écrire au XIX^e siècle : Judas est le seul être humain « dont nous savons avec certitude qu'il est damné pour l'éternité ». Aujourd'hui on le propose à la canonisation et on voudrait le compter au nombre des martyrs !

Klauck, lui, emprunte le chemin honnête et rigoureux de l'étude critique des textes du Nouveau Testament, en partant de la tradition des Évangiles synoptiques, puis du 4^e Évangile, des traditions particulières concernant la fin de Judas et des textes situés après le N.T., Papias de Hierapolis, jusqu'aux apocryphes, dont *L'Évangile de Judas* qui n'apporte aucune information nouvelle concernant Judas et Jésus. Étude diachronique, attentive à la genèse des textes, où se dessine une évolution qui va accentuer le rôle sombre de l'homme.

En définitive, conclut l'auteur, Judas apparaît comme un disciple du Seigneur pris dans une contradiction profonde qui, à tout moment, peut devenir la nôtre. Une lecture exigeante et féconde que je recommande.

Joseph Hug

 ■ Philosophie - théologie

Jean-Yves Calvez

Marx et le marxisme

Une pensée, une histoire

Eyrolles, Paris 2006, 160 p.

Auteur d'un travail fondamental et inégalé sur *La pensée de Karl Marx* (Seuil 1956), spécialiste de Lénine et de l'histoire communiste des pays de l'Est, Jean-Yves Calvez brosse ici un aperçu de la tradition marxiste. La vie, l'œuvre, la pensée du fondateur, son point d'ancrage dans la critique de l'aliénation religieuse, mais aussi ses incohérences, sont présentés simplement.

La partie la plus originale de cet ouvrage est sans aucun doute le tableau rapide des grands penseurs de l'histoire du marxisme : de Althusser à Gramsci, en passant par Bernstein, Lukacs et l'école de Francfort. Ce courant de pensée ne saurait annexer sans danger aucune discipline académique ; même si philosophes, économistes, sociologues, historiens s'en disputent les oripeaux. Cas exemplaire d'une véritable interdisciplinarité, Marx et ses épigones, comme tous les praticiens du social, piègent leurs lecteurs par leurs propres visions, où se mêlent idéologie, eschatologie et utopie.

Dans un style d'une clarté méritoire, Jean-Yves Calvez présente en outre dans ce petit volume, les courants culturels et politiques qui se sont réclamés du génial barbu, depuis la Première Internationale ouvrière, jusqu'aux gouvernements actuels du Viêtnam, de la Chine et de Cuba.

Etienne Perrot

Mathias Nebel

La catégorie morale de péché structurel

Essai de systématique

Cerf, Paris 2006, 598 p.

Six cent pages denses, sérieuses, bien écrites. C'est une thèse exemplaire sortie de l'Université de Fribourg. Mathias Nebel y dépile un thème théologique compliqué : le péché structurel. Ses références sont principalement saint Thomas, mais aussi Ricœur, Husserl, Rahner...

Deux exemples sont d'abord présentés : la torture institutionnalisée dans le Brésil des généraux et la corruption en Italie. Le lecteur

y sent le jeu de la liberté individuelle dans les mécanismes institutionnels. Puis vient l'élaboration de l'outil théorique (l'analogie) qui ouvre sur une lecture de l'Écriture dans l'esprit de la théologie narrative (qui vise à retrouver le sujet de l'histoire dans la contingence des événements).

En fin de parcours, le péché structurel se présente comme « analogue » de la culpabilité : les mêmes causes formelles s'y découvrent (relations à la loi, faites de refus et de rupture). L'acte, cause matérielle de la culpabilité personnelle, se transpose en interaction dans le péché structurel ; la cause efficiente demeurant le péché originel, et la cause finale l'opposition à Dieu.

Dans un tout autre univers culturel, mieux adapté semble-t-il à notre temps, nous parlerions de la responsabilité pour rôle, distinguée de la responsabilité pour faute ; ce qui - tout en sauvegardant l'arrière-fond phénoménologique de l'auteur - dégagerait le péché structurel de sa gangue moralisatrice, pour l'ouvrir à l'expérience existentielle du salut.

Etienne Perrot

 ■ Histoire

Hubert Misařik

Le dernier témoin de Munich

Un diplomate tchécoslovaque dans la tourmente européenne (1918-1941)

Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 459 p.

Contrairement à ce que l'on suppose de prime abord, l'auteur de ces mémoires n'est pas apparenté à Misařik, le fondateur et premier président de la République tchécoslovaque. D'être né en 1896 en Moravie lui a valu de traverser six régimes différents.

Le volume s'ouvre sur une introduction historique qui n'est pas superflue, tant paraît embrouillée la situation qui a précédé et suivi la chute de la monarchie austro-hongroise. L'auteur souligne à quel point étaient imbriqués dans les pays tchèques, et jusqu'au sein des familles, les descendants des Allemands appelés au XIII^e siècle par les rois de Bohême et dont la présence alimentera, on l'a vu, les revendications de Hitler. De là sa sensibilité particulière aux minorités, qui fera que ses premiers pas de diplomate en Belgique le trouveront très attentif à la manière de résoudre les conflits entre Flamands et

Wallons, solutions facilitées, contrairement au cas des Sudètes, par des frontières linguistiques précises.

Après Bruxelles, viendront Prague, Sofia et de nouveau Prague, jusqu'à l'année sinistre de 1938 où les accords de Munich, à la signature desquels Hubert Masařík assistera, entérineront le morcellement de la jeune République tchèque. L'occupation allemande suscitera un mouvement de résistance intérieure, auquel il prendra part aux côtés du général Eliás, lequel sera d'ailleurs exécuté en représailles à un attentat contre Heydrich. Une histoire douloureuse que Hubert Masařík résume ainsi : la politique internationale est un jeu d'échecs qui ne connaît en général aucune morale, mais qui suit certaines règles, souvent cyniques, différentes pour les « figures-puissances » et pour les « pions-petits-Etats ».

Si la lecture de ces mémoires exige quelque effort de qui est éloigné de l'Europe centrale, on y rencontre aussi, à côté d'images sans concession de tel ou tel homme politique, de belles figures : celle de Beneš, celle aussi, attachante de modestie et d'humanité, du futur pape Jean XXIII occupant un poste obscur à Sofia.

Renée Thélin

Paul Lendvai

Les Hongrois

Mille ans d'histoire

Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 684 p.

Le livre de Paul Lendvai, écrit d'abord en allemand (1999), est arrivé au bon moment, dans sa traduction française : sa parution coïncide avec le 50^e anniversaire de la révolution hongroise de 1956.

Né en 1929, l'auteur a personnellement vécu les deux débâcles de 1944/45 et 1956 en Hongrie. Il a quitté son pays en 1957, fort d'une solide formation de journaliste, et a travaillé ensuite à Vienne pour la presse internationale et la radio-télévision autrichienne. Il est également l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur l'histoire de l'Europe centrale.

Mille ans d'histoire est consciencieusement documenté, avec des données historiques fiables, et est écrit d'une plume alerte et vive. Cet ouvrage sera utile à ceux - spécialistes ou du grand public - qui veulent se documenter sur la Hongrie et sur son histoire re-

lativement peu connue en francophonie. L'auteur propose le récit des origines des Hongrois, venus d'Asie à la fin du IX^e siècle. Il parle de l'époque de gloire médiévale et de la renaissance interrompue par l'invasion des Tatars (1244) et définitivement scellée par le désastre de Mohács (1526) contre les Turcs ottomans. Il nous conduit ensuite à travers l'histoire tragique des Magyars, l'occupation ottomane (pendant 150 ans), la domination des Habsbourg et, finalement, la dislocation de la Grande Hongrie par le traité de Trianon (1920). Ce récit est enrichi de nombreux portraits d'acteurs tragiques de cette histoire (Bethlen, Rákóczi, Kossuth, Széchenyi), peu connus des Occidentaux. Les réflexions de l'auteur sur l'identité hongroise, sur le rôle historique des différentes nationalités en Hongrie, sur la contribution des juifs hongrois à la vie culturelle, scientifique et économique du pays nous permettent de mieux comprendre l'immense tragédie de la Shoah (660 000 victimes) et le difficile redémarrage du pays après 1945, sous l'occupation et la domination de l'Union soviétique.

Lendvai, excellent connaisseur des régimes communistes, consacre encore un chapitre à l'histoire récente de la Hongrie, qu'il intitule *Victorieux dans la défaite*. A l'occasion du 50^e anniversaire de la Révolution hongroise, ses analyses lucides seront utiles pour pénétrer dans les grandes failles, mais aussi les grandes vertus des habitants de ce petit pays d'Europe centrale, en marche vers un futur, peut-être meilleur, au sein de l'Union européenne.

László Pécsi

■ Témoignages

François-Timoléon de Choisy

Journal du Voyage de Siam

Fait en 1685 et 1686 par l'Abbé Choisy

Olizane, Genève 2006, 312 p.

Louis XIV envoya une ambassade au Siam dans le but de convertir le roi Narai au christianisme. Celui-ci fut très favorable aux Français car ils ne venaient pas dans des buts commerciaux avoués. Il facilita l'établissement de missionnaires sur son territoire, mais ne se convertit pas.

François-Timoléon de Choisy (1644-1724) raconte au jour le jour à l'un de ses amis ce qu'il voit, ce que sa curiosité permanente

lui fait connaître, aussi bien pendant le long voyage en mer qu'à la cour siamoise où les réceptions et les fêtes se succèdent avec faste. Sur fond de rivalité entre Anglais et Hollandais en Asie, ce récit, plein d'observations intéressantes, n'est pas exempt de préjugés face à ce monde inconnu si différent de la France. On ne s'ennuie pas à sa lecture, sauf peut-être pendant le long voyage en mer, mais cela ne fait que refléter la réalité !

Marie-Thérèse Bouchardy

Suketu Mehta

Bombay

Maximum City

Buchet/Chastel, Paris 2006, 778 p.

Revenu à Bombay après 21 ans passés à New York, l'écrivain Suketu Mehta a tenu à suivre « tous ceux qui attisaient (sa) curiosité d'enfant : les flics, les gangsters, les femmes peinturlurées, les stars de cinéma, les gens qui renoncent au monde... des gens qui vivent jusqu'au bout les fantasmes des gens ordinaires ». En résulte l'immense autopsie d'une métropole où tout semble démesuré et ingérable (19 millions d'habitants avec sa banlieue). « La plus grosse ville de l'Inde et la plus dissolue, la plus riche » est une ville en ébullition perpétuelle...

« La bataille de Bombay est la bataille de l'individu contre la multitude. » Les émeutes surgies entre musulmans et hindous en 1992-1993, la surpopulation, la guerre des gangs, les règlements de compte, les meurtres crapuleux, la prostitution, le blanchiment d'argent, l'économie parallèle ont plus de force que la justice, la police et la politique, souvent dépassées, débordées par la violence et la corruption. « Le beau et le laid s'y disputent le moindre pouce de terrain, s'affrontent dans une lutte à mort pour la victoire décisive. »

Et pourtant, dans la pollution, le bruit, la fébrilité perpétuelle, les moustiques porteurs de malaria, elle vit ! « Bombay est peut-être une ville qui tue mais ce n'est pas une ville à l'agonie. » Une cité dont les excès poussent des familles jaïnes à tout quitter pour devenir des moines errants sur les routes de l'Inde !

Cette longue enquête aboutit à une fresque colorée, émouvante de la face cachée de Bombay, grâce à la ténacité et la curiosité de l'auteur qui a réussi à pénétrer les milieux

fermés qu'il décrit. Nous sommes d'autant plus touchés au cœur qu'il ne se pose jamais en juge, mais qu'il nous fait un récit bouleversant et complice de la réalité de cette ville hallucinante.

Marie-Thérèse Bouchardy

Eric Mather

Clown d'hôpital, mon métier

Docteur Panosse

D'en bas, Lausanne 2006, 176 p.

Ce livre est tissé de rires, de chants, de larmes et d'espoir. En faire la lecture, c'est accepter de vivre une grande émotion. Je m'y suis joyeusement attelée parce que j'avais vécu l'expérience de deux clowns en service de pédiatrie. Une expérience inoubliable, qui avait coloré de couleur des journées sombres. Mais je ne savais pas, en commençant, à quoi j'allais m'exposer. Repris, lu et relu, ce témoignage restera sans doute gravé en moi. Merci à l'auteur de nous offrir un tel cadeau. Un de plus !

C'est de la rue qu'il nous vient ce clown et non pas du cirque. Il a d'abord aimé la fête et l'improvisation : fou du roi, animateur de carnivals, il a commencé par s'amuser royalement. Et puis, un jour, on lui a proposé une expérience en milieu hospitalier (une fondation créée par un fils reconnaissant, en souvenir de sa mère qui aimait beaucoup les enfants). Il accepte, sans vraiment savoir ce qui l'attend. Cette expérience pilote commence en avril 1993, à Lausanne. Elle ne s'est pas arrêtée et après le docteur Panosse (son nom de clown), d'autres clowns ont commencé le même travail en Suisse et à l'étranger. C'est cette belle aventure qui dure et perdure qu'Eric Mather nous offre aujourd'hui, et nous ne pouvons que lui en être reconnaissants. Il est humble, ne se prend pas pour un être supérieur. Plein d'intuition, il manie son art avec compétence, persuadé qu'il est, de devoir, jour après jour, composer avec tant de données différentes. Il reçoit des confidences dont il ne sait pas toujours quoi faire... Il se pose une multitude de questions et écoute attentivement son intuition qui le guide dans des situations parfois bien fragiles. Il lui arrive de transformer la révolte en sourire...

Pour cela et pour tout le reste que je ne peux décrire ici, merci docteur Panosse.

Marie-Luce Dayer

Académie d'éducation et d'études sociales, *Immigration et bien commun*. François-Xavier de Guibert, Paris 2006, 256 p.

Alexandre Jean, *Exils. Un Dieu qui nous appelle à trop de ruptures*. Du Moulin, Poliez-le-Grand 2007, 84 p.

Antille Géraldine, *Les chrétiens cachés du Japon. Traduction et commentaire des « Commencements du Ciel et de la Terre »*. Labor et Fides, Genève 2007, 108 p.

Arènes Jacques, *Le psychanalyste et le bibliste. La solitude, Dieu et nous*. Bayard, Paris 2007, 216 p.

Bouchex Raymond, *Il est la Résurrection et la Vie. Le Mystère pascal, plénitude de l'Incarnation*. Paroles et Silence, Paris 2006, 172 p.

Chéreau Georgette, *Job et le mystère de Dieu. Un chemin d'espérance*. Lethielleux, Paris 2006, 312 p.

*****Col.**, *Enjeux 3 : Conversation avec l' - Elles étaient une fois - Luna Parc - Pavot - Kardérah*. Bernard Campiche, Orbe 2006, 352 p. [40649]

*****Col.**, *Marie et la Sainte Famille. Récits apocryphes chrétiens. T. II*. Médiaspaul, Paris 2006, 176 p. [40699]

Comte-Sponville André, *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*. Albin Michel, Paris 2006, 220 p.

Dachet Marthe, *Prier 15 jours avec Jean-Martin Moyé, fondateur des Sœurs de la Providence, missionnaire en Chine*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 122 p.

Dutoit Bernard, *Flammèches et escarbilles. Poèmes*. Arcam, Paris 2006, 104 p.

Grün Anselm, *Les dix commandements. Des chemins de liberté*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 158 p.

Haers Jacques, *Vivre les vœux aux frontières*. Lessius, Bruxelles 2006, 96 p.

Haymann Emmanuel, *L'antisémitisme en littérature. Pour en finir avec les clichés, les préjugés ou la haine*. Favre, Lausanne 2006, 224 p.

Himbaza Innocent, *Clarifications sur l'homosexualité dans la Bible*. Cerf, Paris 2007, 144 p.

Jaccoud Antoine, *En attendant la grippe aviaire et autres pièces*. Bernard Campiche, Orbe 2006, 464 p.

Kasper Walter, *Manuel d'œcuménisme spirituel*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 96 p.

Képès Sophie, *Un café sur la colline*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 160 p.

Küng Hans, *Mon combat pour la liberté. Mémoires*. Novalis-Cerf, Montréal/Paris 2006, 574 p.

Lope de Vega Carpio Félix, *Bergers de Bethléem. Livres IV-V. Proses et vers sacrés adressés à Carlos Félix, son fils. 1612*. Jérôme Millon, Grenoble 2006, 192 p.

Mello Alberto, *Le courage de la foi. Jérémie, prophète pour temps de crise*. Lethielleux, Paris 2007, 132 p.

Mommaers Paul, *Robert Musil, mystique et réalité. L'énigme de « L'Homme sans qualités »*. Cerf, Paris 2006, 200 p.

Perroux Jacques, *Paroles à vivre*. Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 64 p.

Plotin, *Traité 36 (I,5)*. Cerf, Paris 2007, 144 p.

Repond Micheline, *Assassinées à Maraçon... Dimanche 19 juin 1949*. La Sarine, Fribourg 2006, 216 p.

Rudhardt Jean, *Les dieux, le féminin, le pouvoir. Enquêtes d'un historien des religions*. Labor et Fides, Genève 2006, 182 p.

Saggiori Renato, *Les papes, cinq siècles de signatures, premier catalogue raisonné*. Renato Saggiori, Genève 2006, 142 p.

Service national du catéchuménat, *Les mots des chrétiens*. Presses de la Renaissance, Paris 2006, 222 p.

Simoens Yves, *Le corps souffrant. De l'un à l'autre Testament*. Facultés jésuites de Paris, Paris 2006, 228 p.

Sterckx Dominique, *La Règle du Carmel. Structure et esprit. Parole de vie pour aujourd'hui*. Du Carmel, Toulouse 2006, 456 p.

Des bêtes et des hommes

Maman, est-ce que les chats vont au paradis ? m'a demandé Damien un jour. La question l'intéressait d'autant plus que Katz, sa chatte bien-aimée, venait de mourir et qu'il la pleurait abondamment. Etant plutôt poète que théologienne, j'ai répondu « oui ».

Oui, mon chéri, un paradis spécial est prévu pour les chats, il se trouve juste à côté de celui des humains, il est formé de jardins touffus, de fauteuils moelleux et de tapisseries précieuses, bref, de toutes ces choses qui font le bonheur d'un félin. Chaque minet décédé peut y accéder à condition d'avoir bien rempli les devoirs du chat, qui consistent essentiellement à ficher en l'air la maison de son maître en griffant les meubles et en mangeant les plantes vertes.

Ma description a bien consolé Damien. Il s'est mis à croire au paradis des chats. Une croyance à laquelle n'adhèrent pas seulement les enfants, semble-t-il, du moins si j'en juge par ce reportage vu l'autre jour à la télé. Il montrait des adultes en deuil de leur animal domestique, et qui ornaient sa tombe de portraits et d'épithètes tendres, de fleurs et de jouets en plastique, exactement comme si c'était un être humain. Confusion des valeurs, dira-t-on. C'est certain. N'empêche que je préfère les mémères à chien-chien que les praticiens de la vivisection. Voilà pourquoi je tire mon chapeau à ce groupe d'ou-

vriers d'usine qui ont adopté un chat. L'animal se promène en liberté parmi les machines, saute sur les établis et profite des caresses d'une bonne douzaine de maîtres, lesquels se cotisent pour le nourrir et le soigner. Et quand on leur demande ce que cette bête leur apporte, ils répondent que ça rend le monde plus humain.

A l'heure où l'Office vétérinaire fédéral s'interroge sur l'évolution des rapports entre les animaux et nous, je me délecte de cette réponse, digne de saint François d'Assise, qui fut le plus humain des saints et le plus saint des humains.

Et à propos d'animaux, savez-vous qu'il est possible de devenir parrain d'un requin ? Il vous suffit de payer 500 euros et le tour est joué : vous voilà l'heureux protecteur d'un prédateur, dont vous allez pouvoir suivre les pérégrinations sur votre écran d'ordinateur, grâce à Internet.

Et pourquoi pas après tout ? Si la préservation des espèces menacées, même pleines de dents, passe par le parrainage, alors, parrainons ! Non seulement c'est une bonne action (quoiqu'en pensent les victimes desdites dents) mais en plus elle s'accomplit de loin, sans risque pour la santé.

De surcroît, si vous parrainez un requin, vous n'avez pas à vous préoccuper des agissements de votre filleul, même s'il croque une ou deux personnes au petit déjeuner. Pas besoin de lui faire la morale, de lui apprendre des

trucs comme le bien et le mal, d'autant que, pour lui, manger de l'humain, c'est bien !

Rien de commun, donc, avec le par-rainage d'un humain, surtout si l'humain en question a quinze ans et fait sa crise d'adolescence, laquelle ne ressemble pas, mais alors pas du tout, à celle de ses parents ou grands-parents. Jadis, ado en crise, il se contentait de casser les pieds des gens. De nos jours, il leur casse également la figure. Il ne faut pas mettre tout le monde dans le même panier, bien sûr, mais quand même, il suffit d'ouvrir le journal ou d'allumer la télé pour se rendre compte que la violence des jeunes est partout en augmentation, et qu'ils y recourent de plus en plus instinctivement, c'est-à-dire en se jouant des interdits d'ordre moral ou social, et de plus en plus aveuglément, c'est-à-dire sans aucun discernement quant aux éventuelles conséquences. Des exemples ?

A Genève, trois filles passent à tabac une quatrième dans le bus pour des raisons indéterminées. A Vienne, en France, une vingtaine d'ados rouent de coups un de leurs camarades « pour fêter son anniversaire ». La victime finit à l'hôpital avec un traumatisme crânien. En Belgique, un jeune de 18 ans est poignardé à mort par un garçon de son âge parce qu'il aurait refusé de partager un taxi ou n'aurait pas donné de cigarette à son agresseur.

Pourquoi cette violence, de plus en plus précoce et féroce ? Comment y remédier ? Nous nous posons tous la ques-

tion. Faut-il censurer les médias qui véhiculent la violence, secouer les puces aux parents démissionnaires, réhabiliter la discipline à grands coups de baffes, imaginer de nouvelles structures socio-éducatives pour ces jeunes à la dérive ?

Peut-être. Mais il y a plus urgent encore. Car enfin, nom d'un chien ! Est-ce que quelqu'un leur a dit un jour, à ces gosses, que taper sur les autres, c'est mal ? Est-ce que quelqu'un leur a appris la règle de base du comportement humain : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse » ? A voir la façon dont ils se conduisent, on peut en douter fortement. Alors, c'est peut-être par là qu'il faudrait commencer. Tout bêtement.

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Christus

Accompagner l'homme en quête de Dieu

N° 213
janvier 2007
128 p.- 10 €
étr. 11,50 €

Amour et sexualité Une seule chair

Notre société hésite face à l'amour. Dans la confusion ambiante, l'alliance conjugale, fragilisée, ne va pas de soi. Jusqu'où se fier à l'amour? Que pourrait être une spiritualité de la chair? Aimer, faire alliance, s'unir charnellement: pour les couples, une spiritualité pourrait partir de la convergence de ces trois attitudes, dans l'esprit de la Bible. En se donnant l'un à l'autre, dans la parole et dans l'union des corps, l'homme et la femme se donnent à Dieu et Dieu se donne à eux.

J.-R. ARBELAEZ, C.-A. BAUDIN, N. CARRÉ, F. DAMOUR, J.-C. GUILLEBAUD
N. HÉRON, X. LACROIX, V. MARGRON, Y. ROULLIÈRE
Entretien avec E. FALQUE, M. MONTRELAY et MGR J. PERRIER

www.revue-christus.com

Abonnement 4 n°s : 38 € - 4 n°s+1 hors-série : 52 €

BULLETIN DE COMMANDE

⌚

Je souhaite commander le n° 213 de **Christus** au tarif de 10 €.

Nom & prénom :

Adresse :

Cp. : Ville : Pays :

Renvoyer à Christus • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS

Tél. : 01 44 39 48 04 - <abonnements.christus@ser-sa.com>